STIER

RES

HLIE

IV.

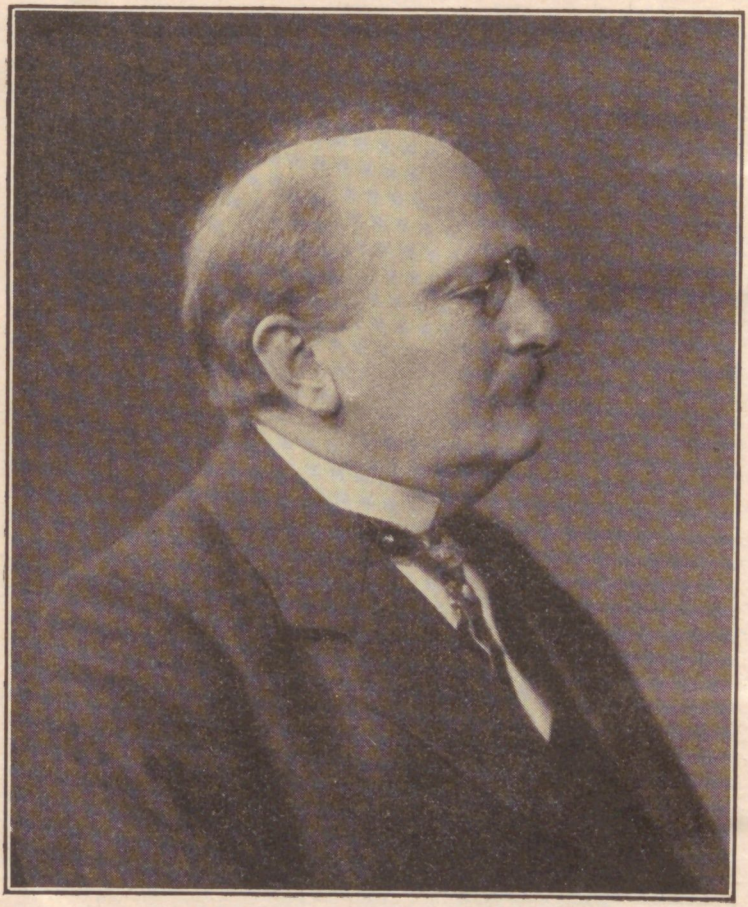
b

6b

.6

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-268095345-16/fragment/page=0001

Vermächtnis von Professor Dr. Berthold Wiese



an das Romanische Seminar Halle 1932

8098 c,d

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-268095345-16/fragment/page=0002

OEUVRES

DE

C. A. DEMOUSTIER.

Vermächtnis
von
Prof. Dr. BERTHOLD WIESE
an das
Romanische Seminar Halle
1982

Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant!

TÉLÉMAQUE, Liv. 2.

LETTRES
A ÉMILIE
SUR
LA MYTHOLOGIE.

PAR

C. A. DEMOUSTIER.

QUATRIEME PARTIE.

P a r. III

Vermächtnis
aus
Prof. Dr. GERHARD WIESE
an
Romanische Bibliothek Halle
1982

A PARIS,
CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.
M DCCC IX.

ROMANISCHES SEMINAR
HALLE
8098 Bd

A ÉMILIE.

Quoi! vous exigez, Émilie,
Qu'au bruit des canons, des tambours,
Je chante encor pour les amours!
Hélas! pourrai-je, mon amie,
De Flore et du Printemps vous peindre les beaux jours,
Quand le deuil de la mort s'étend sur ma patrie!

Ma muse, couverte du voile de la douleur, cherche en silence, dans nos forêts profondes et sous nos antres solitaires, un asile où la Discorde et la Haine n'aient point encore pénétré. Là, gémissant sur le passé, déplorant le présent, et lisant dans un sinistre avenir, elle dépose tristement sa lyre détendue jusqu'au retour incertain de la Paix, des Arts, de la Vertu et du Bonheur.

Si je propose à ses pinceaux légers
Les exploits des héros, les plaisirs des bergers,
Adonis et Vénus, foulant des lits de roses,
Les nymphes, leurs amours et leurs métamorphoses,
L'esprit frappé de sinistres objets,
Elle répand sur ces riants sujets,
Un coloris lugubre et terne.
« Eh! dit-elle, comment peindre le siecle d'or!
« Ses tableaux enchanteurs ont si peu de rapport
« Avec celui de la lanterne! »

Cependant, quoi qu'elle en dise, je vais essayer

de reprendre pour vous les pinceaux et la lyre. Vous le savez, c'est plutôt mon cœur que ma muse qui vous écrit; et s'il est des révolutions qui puissent influer sur l'esprit, il n'en est point qui doivent influer sur le cœur. L'esprit tient à l'art, le sentiment à la nature; et seule, au milieu des changements universels, la nature ne change point.

Le tableau de l'espece humaine
Est un tableau mouvant. Là, des biens et des maux
La génération se succede et s'enchaîne.
Chaque acte, aux spectateurs, offre des traits nouveaux,
Et les héros changent à chaque scene.

Tandis que sur eux Atropos
Promene sa faux homicide,
Des siecles le torrent rapide,
Vers le vaste abyme des temps,
Roule chargé d'événements.
Cependant la simple Nature,
Toujours égale dans son cours,
Sur les cendres des morts, sur les débris des tours
Seme au printemps les fleurs et la verdure;
Et, depuis le matin jusqu'au soir de nos jours,
Pour consoler le monde et repeupler la terre,
Elle conserve et régénere
Les vieilles amitiés et les jeunes amours.

LETTRES A ÉMILIE,

SUR

LA MYTHOLOGIE.

LETTRE XLVII.

TITHON ET L'AURORE.

DEMAIN matin, belle Émilie,
Quand sortant des bras du repos,
De mille roses embellie,
Vous entr'ouvrirez vos rideaux;
Quand la soigneuse modestie,
D'une ample gaze d'Italie
Voilera le double contour
Des charmes secrets que l'Amour
Lorgne souvent d'un œil d'envie:
En un mot, quand il fera jour
Pour l'amitié chez mon amie,
Souffrez que j'admire de près,
Sous votre nocturne coiffure,
Ce coloris vermeil et frais,
Cette blancheur naissante et pure
Que ranime sur vos attraits
Le doux repos de la nature.

Ainsi que l'abeille au matin,
Recueille un précieux butin
Sur les fleurs qui viennent d'éclore;
Mon pinceau long-temps incertain,
Recueillera sur votre teint
Des couleurs pour peindre l'Aurore.

En attendant que vous m'accordiez une séance pour son portrait, je vais vous crayonner son histoire, c'est-à-dire, ses amours; car c'est ordinairement là tout ce qu'on entend par l'histoire d'une jolie femme.

Fut-elle tendre ou cruelle?
Quel fut son premier amant?
Fut-il heureux et comment?
Sut-il la rendre fidele?
Combien eut-il de rivaux?
Combien de fois changeoit-elle
Par mois, par jour? D'une belle
Voilà l'histoire en deux mots.

La plupart des auteurs assurent que l'Aurore est fille du Soleil et de la Terre. Quelques-uns la font fille de Titan. Cette seconde opinion s'accorde avec la premiere, puisque Titan est le même que ce fameux géant *, qui, dans sa

* L'univers, à sa présence,
Semble sortir du néant.
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.
J. B. Rousseau, *Ode II, Liv. I.*

marche brillante, éclaire et fertilise le monde.

Dès que le Soleil sort du lit de Thétis, l'Aurore monte sur un char doré, attelé de deux chevaux plus blancs que la neige. Les roues du char tracent dans l'air un léger sillon de pourpre nuancé d'or et d'azur. La déesse arrive aux portes transparentes de l'Orient, et les ouvre avec ses doigts de rose; là, elle s'arrête sur un nuage, et d'un œil impatient elle attend le char de son pere. Bientôt, au milieu de l'harmonie des spheres célestes, elle croit entendre le hennissement de ses quatre coursiers; son cœur palpite d'espérance et de joie; elle regarde encore, et distingue, à travers une vapeur enflammée, l'ardent Piroïs, le léger Eoüs, le fougueux AEthon et l'indomptable Phlégon *; puis elle apperçoit son pere lui-même, qui, de sa main immortelle, tient les rênes étincelantes. A cette vue, la fille du Jour rougit de plaisir, ses yeux versent des larmes de tendresse. Les zéphyrs les recueillent sur leurs ailes, et les répandent en rosée sur les fleurs. Ainsi, belle Emilie,

Quand je viens sous votre croisée,
Vous offrir un bouquet cueilli dès le matin,
Sur ce présent qui tremble dans ma main,
Si vous voyez trembler les pleurs de la rosée,

* Noms des quatre coursiers du Soleil.

Ne le refusez pas; songez que chaque fleur
Doit son éclat, doit sa fraîcheur,
Et les doux parfums qu'elle exhale,
A la piété filiale.

Depuis long-temps l'Aurore, heureuse d'aimer son pere, vivoit sans imaginer qu'il existât un autre amour, lorsqu'elle apperçut dans les campagnes de Troie le beau Tithon, fils de Laomédon et frere de Priam, roi des Troyens. Je vous ai déja dit * qu'elle l'enleva, l'épousa, le rendit immortel, le vieillit en huit jours, et le fit changer en cigale. Ainsi l'Aurore ne connut que l'éclair de l'amour, et son bonheur s'évanouit comme un songe. Mais elle en fut bientôt dédommagée; en cessant d'être épouse, elle devint mere. Le fils qui lui rendit les traits de son époux, fut le célebre Memnon.

Cette innocente et vive image
De celui qui vécut trop peu pour son bonheur,
En donnant le change à son cœur,
Y remplissoit le vuide du veuvage.
Quand une femme, tour à tour
Heureuse épouse, heureuse mere,
Presse contre son sein ses enfants et leur pere,
Pour elle c'est le même amour.

---

* Voyez la lettre XXXIII, seconde Partie, pag. 99 et 100.

Memnon, dès ses jeunes années, fut un héros; mais le chemin périlleux de la gloire le conduisit au trépas. Les Grecs s'étant réunis pour assiéger la ville de Troie, le fils de Tithon, neveu de Priam, courut avec une armée au secours de ce malheureux prince; mais avant de pénétrer dans la ville assiégée, Memnon rencontra l'invincible Achille, le combattit, et tomba sous ses coups. Je ne vous peindrai point le désespoir de l'Aurore;

Pour exprimer la douleur d'une mere,
Il faudroit éprouver l'excès de son amour.
La fille brillante du Jour
D'un nuage lugubre obscurcit sa lumiere;
Par l'amertume de ses pleurs,
Flétrit la verdure et les fleurs,
Et répandit son deuil sur la nature entiere.

Enfin Jupiter, pour la consoler, lui promit que son fils renaîtroit sous une forme nouvelle. En effet, lorsque la flamme consuma le corps de Memnon, l'on vit, dit-on, s'élever de son bûcher, deux oiseaux blancs, que l'on appelle Memnonides. Ces oiseaux se multiplierent en peu de temps, et s'envolerent en divers climats. Mais, si l'on en croit Pline et plusieurs écrivains de l'antiquité, tous les ans, à la même époque, les Memnonides se rassembloient sur le tombeau de Memnon, pour se combattre, et faire de leur

sang une libation en son honneur. D'autres ont écrit que ces oiseaux venoient, chaque année, tondre avec leur bec le gazon qui couvroit la tombe de Memnon, et qu'ils l'arrosoient ensuite avec leurs ailes trempées dans le fleuve d'Asope.

C'est ainsi que, dans tous les temps,
Pour parvenir au bonheur de leur plaire,
On a bercé la vanité des grands
Avec des contes de grand'mere.

On éleva dans la suite une statue de marbre noir, qui représentoit Memnon assis, les mains élevées et la bouche entr'ouverte, comme s'il alloit parler. A peine le premier rayon de l'Aurore frappoit-il le corps de la statue, qu'elle prenoit un air riant, et paroissoit s'animer; mais aussi-tôt que le rayon atteignoit la bouche, il en sortoit un son harmonieux et tendre, qui sembloit dire : Bonjour, ma mere ! Le soir, au moment où l'Aurore alloit éclairer l'autre hémisphere, un soupir foible et plaintif sembloit dire : Ma mere, adieu !

Telle étoit, Émilie, la fameuse statue de Memnon, à laquelle vous me faites ressembler quelquefois. Par exemple,

J'ai, quand je dois vous voir, cent choses à vous dire.
Paroissez-vous ? soudain j'hésite, je soupire,

Je demeure à vos pieds, tremblant comme un poltron,
Et ressemble assez bien au buste de Memnon.
Sur ce marbre animé si vous portez la vue,
Si votre bouche lui sourit,
Un sourire, un regard suffit
Pour faire parler la statue.

LETTRE XLVIII.

CÉPHALE ET PROCRIS.

Fille qui n'a connu Cythere
Que sur la carte d'un roman,
Avant de voyager dans ce pays charmant,
Peut rester long-temps sédentaire.
Mais veuve qui, soir et matin,
Avec l'Amour en a fait le voyage,
Aime à se promener encor sur le chemin.
On a beau faire, on veut en vain
Oublier le pélerinage
Quand on connoît le Pélerin.

L'Aurore, agitée par ce doux souvenir, apperçut un matin le jeune Céphale sur le mont Hymette. Céphale, fils de Déionée, roi de Phocide, avoit épousé Procris, fille d'Érechthée, roi d'Athenes. Ils étoient unis par cette tendresse conjugale dont on s'honoroit autrefois, et dont on rougit presque aujourd'hui. En vain l'Aurore, avec tous ses charmes, essaya-t-elle de rendre Céphale infidele; il sut lui résister. Enfin, pour triompher de sa résistance, elle l'enleva; mais les cœurs ne s'enlevent point; celui de Céphale demeura près de sa chere Procris; et l'Aurore,

après l'avoir inutilement retenu dans ses fers, le rendit à son épouse, en lui disant : Vous vous repentirez un jour d'avoir connu cette Procris qui vous est aujourd'hui si chere !

Ces paroles artificieuses firent éclore dans le cœur de Céphale les semences de la jalousie : aussi-tôt il prend la figure aimable, et le costume galant d'un jeune séducteur, résolu d'éprouver lui-même la fidélité de son épouse. La démarche étoit délicate.

J'ignore, grace aux dieux, ce qu'Hymen me réserve ;
Cependant j'aime à me flatter
Que, Céphale nouveau, j'irois en vain tenter
L'honneur de ma Procris ; mais le ciel m'en préserve !

Les propositions de l'amant inconnu furent d'abord rejetées avec mépris. Malgré l'absence de Céphale, Procris le chérissoit plus que jamais. C'étoit beaucoup ; et Céphale, plus heureux que sage, auroit dû s'en tenir à cette périlleuse tentative ; mais il insista en ces termes :

« Céphale vous trahit. — L'ingrat !... le croyez-vous ?
— « J'en suis sûr ; et d'ailleurs, n'est-il pas votre époux?
— « Il étoit mon amant. — Il ne l'est plus, madame.
— « Et moi je l'adore toujours.
— « Quoi ! sa froideur ne peut éteindre votre flamme ?
« Quoi ! vous voulez consumer vos beaux jours
« A pleurer un mari ? C'est un enfantillage
« Qui n'est plus permis à votre âge.

« Je suis jeune, riche, en faveur ;
« Je vous offre ma main, ma fortune et mon cœur.
« Ne perdons point de temps ; tous les préliminaires
« De dédains affectés, de refus, de rigueurs,
« Ne font qu'embrouiller les affaires.
« Pour être heureux, évitons ces longueurs.
« L'amour fuit, l'heure échappe et le plaisir s'envole.
« Je vous aime, aimez-moi. Point de discours frivole.
« Si j'attends à demain, dès aujourd'hui je meurs.
— « Mourir ! vous m'effrayez, dit l'épouse craintive.
« Comment puis-je avec vous me tirer de ce pas ?
— « Votre cœur ou la mort : voilà l'alternative.
« Donnez-moi l'un ou l'autre.—Allons, ne mourez pas. »

A ces mots, Céphale, furieux de trouver enfin ce qu'il s'opiniâtroit à chercher, se fait connoître à Procris, qui, accablée de honte et de remords, sort de son palais, résolue de n'y jamais rentrer. Mais bientôt Céphale courut la chercher au fond des déserts. Soit vanité, soit indulgence maritale, il l'excusa de n'avoir pu lui résister. Enfin, après quelques reproches mêlés de pleurs et de caresses,

Cette querelle de ménage
Se termina suivant l'usage,
Par un doux raccommodement.
Nos époux, attestant les nymphes du bocage,
Jurerent solennellement
De s'aimer désormais mille fois davantage,
Et la preuve survint à l'appui du serment.

Procris, après les premiers gages de réconciliation, donna à Céphale un trait qui jamais ne manquoit le but, et un chien, nommé Lélape, que Diane avoit élevé.

Peu de temps après, Thémis, irritée de ce que les Thébains avoient déchiffré ses oracles, ayant suscité contre eux un renard monstrueux, qui dévoroit leurs troupeaux, tous les jeunes princes du pays se réunirent pour l'exterminer.

Comme la noblesse thébaine,
Si tous les chevaliers des rives de la Seine
S'unissoient pour chasser les renards que Thémis,
Du fond de son noir sanctuaire,
Suscite pour manger les moutons de Paris,
Quelle chasse ils auroient à faire!

Le renard thébain échappa long-temps à toutes les poursuites des chasseurs. Enfin Céphale ayant lâché Lélape contre le monstre, le chien et le renard, au milieu de leur course rapide, furent l'un et l'autre changés en pierre, sans qu'on ait jamais su ni par qui, ni pourquoi.

Céphale regretta son fidele Lélape; mais le dard qui lui restoit suffisoit pour le rendre encore le plus redoutable de tous les chasseurs. Il parcouroit sans cesse les bois et les montagnes, théâtres de ses nombreux exploits. Là, quelquefois, durant la chaleur du jour, il se reposoit sur la terre brûlante, et imploroit le secours de cette vapeur rafraîchissante qui voltige au fond

des grottes tapissées de mousse, et sous l'ombrage épais des arbres vénérables, peres et protecteurs des bocages.

Viens, disoit-il, viens, aimable Aure;
Viens, jeune épouse du Zéphyr,
Accorde-moi seulement un soupir
Pour appaiser l'ardeur qui me dévore.

Malheureusement quelques Thébaines charitables ayant entendu Céphale, en conclurent que cette Aure, qu'il appeloit avec tant de langueur, étoit une nymphe qu'il aimoit éperdument; et soudain, pleines des intentions les plus pacifiques, elles allerent le persuader à Procris.

Le lendemain, Procris, par un chemin détourné, va se cacher dans un buisson voisin du lieu que ces amies lui avoient indiqué. Bientôt Céphale, épuisé de fatigue, vient s'y reposer. Foible, haletant, d'une voix languissante, il appelle Aure à son secours. A ce nom, Procris ne peut maîtriser les transports de sa rage. Un mouvement d'indignation la trahit. Céphale croit entendre une bête sauvage s'agiter dans l'épaisseur du buisson. Il se retourne, lance le trait fatal... Soudain un cri douloureux et tendre lui fait pressentir sa méprise et son malheur. Pâle et tremblant, il écarte les branches qui lui cachent sa victime, et reçoit dans ses bras sa chere Procris, qui, d'une voix mourante, lui

N.º 19.

Dans ses bras son épouse expire.
Et d'un regard semble lui dire
Pardonne-moi de l'avoir soupçonné.

Halle

dit : « Céphale, au nom de cet amour si tendre « qui cause ma mort, n'épouse point cette Aure, « dont le nom seul me fait frémir! » A ces mots, Céphale reconnoissant son erreur, la désabuse; mais, hélas! trop tard.

Dans ses bras son épouse expire,
Et d'un regard semble lui dire :
Pardonne-moi de t'avoir soupçonné!
En mourant de ta main le ciel veut que j'expie
Mon injustice et mon erreur;
Mais je regrette peu la vie,
Si je me survis dans ton cœur.

L'Aurore ne fut pas insensible au malheur de son cher Céphale, elle en eut même quelques remords ; mais pour les effacer, elle se livra à de nouvelles amours, et enleva Orion.

Orion différoit du reste des hommes, en ce qu'il n'avoit point de mere; mais il en étoit amplement dédommagé, en ce qu'il avoit trois peres certains, sans compter celui dont il étoit l'héritier présomptif.

Jupiter, Neptune et Mercure, voyageant ensemble, furent un soir accueillis par un pauvre homme nommé Hyrée. Les trois dieux, en reconnoissance de sa généreuse hospitalité, lui offrirent la récompense qu'il choisiroit.

Je suis veuf, leur dit-il, et d'un second hymen
Je n'ose tenter la fortune.

Deux femmes pour un pauvre humain,
Ce seroit trop; peut-être est-ce déja trop d'une:
Cependant j'ai besoin du lien conjugal;
Car, pour jouir du bonheur d'être pere,
La femme jusqu'ici fut un mal nécessaire:
Or, ne pourriez-vous pas, pour me tirer d'affaire,
En m'accordant le bien, me dispenser du mal?

Les dieux, touchés du bon sens et de la naïveté de leur hôte, prirent la peau d'un bœuf qu'il avoit tué pour les recevoir, la remplirent d'une substance divine, et recommanderent à Hyrée de la couvrir de terre jusqu'à une certaine époque, à laquelle il en sortit un fils qui fut nommé Orion.

Orion devint le plus célebre et le plus beau des chasseurs. Diane et l'Aurore l'aimerent en même temps; et la fille du Jour s'ennuyant de rivaliser avec la déesse des forêts, brûsqua l'aventure en enlevant Orion, qu'elle transporta dans l'isle de Délos. Cependant il paroît qu'il revint auprès de Diane, ce qui est naturel: l'Aurore faisoit les avances, Diane résistoit; elle devoit être préférée: peu à peu elle répondit aux sentiments d'Orion, et conçut pour lui une flamme pure et céleste. Mais Orion, dont la flamme étoit moins dégagée des principes terrestres, surprenant un jour Diane seule et pensive à l'ombre d'un bosquet mystérieux, lui dit, en se précipitant à ses pieds:

Pour vous plaire, chaste Diane,
Je me consume nuit et jour
A filer le parfait amour;
Mais je vous avoûrai qu'un sentiment profane,
Quand je vois vos appas, se glisse dans mon cœur.
Le moral est chez moi tout voisin du physique;
Et malgré le respect de ma pudique ardeur,
Je ne me sens point fait pour l'amour platonique *.

L'argument étoit pressant. Diane, au lieu d'y répondre, fit piquer son amant par un scorpion caché sous une roche voisine, et transporta l'amant et l'animal dans le ciel, où ils formerent deux constellations disposées de maniere que le scorpion semble encore menacer Orion.

Adieu, mon aimable Émilie;
Demain je vais revoir ces bois, cette prairie,
Où de mes plaisirs le plus doux
Étoit de vous écrire et de penser à vous.
Là, sur le haut des monts, quand j'irai voir éclore
Le premier rayon de l'Aurore,
En admirant ses naïves couleurs
Et son sourire accompagné de pleurs,
Je me dirai : Celle que j'aime
Rougit, pleure et sourit de même.

---

* Je crains qu'il n'y ait ici un petit anachronisme de quelques siecles, et je prie MM. les amoureux platoniciens de vouloir bien m'éclairer sur cette bagatelle.

Pour ressembler en tout à la divinité,
Il ne lui manque, hélas! que l'immortalité.
Mais si le temps, un jour, emporte sur ses ailes
Et sa jeunesse et sa beauté,
Ses vertus seront immortelles;
Et nous irons, unis de chaînes mutuelles,
Nous perdre dans l'éternité.
Pardon, mon adorable amie;
Ces sinistres pensées pourront vous affliger;
Mais le plaisir d'aimer celle qu'on a choisie
Est si vif et si passager,
Qu'il est permis de prolonger
L'espoir de ce bonheur au-delà de la vie.

LETTRE XLIX.

FLORE, PALÈS, FAUNE, SYLVAIN.

Pourquoi demeurer à la ville
Quand tout reverdit dans nos champs,
Quand Flore décore l'asile
Que l'amour destine aux amants?
Ah! venez dans nos bois; ces berceaux vous attendent;
Ce gazon vous appelle, et ces roses demandent
Pourquoi vous les privez si long-temps du bonheur
De couronner le sein de la pudeur.

J'ignore ce qui se passe sur les bords tumultueux de la Seine; mais ici le sujet intéressant de la nouvelle du jour est l'arrivée du Printemps, qui vient de faire son entrée dans nos plaines, avec tout l'appareil de son antique magnificence.

Sur un nuage de rosée
Doré des rayons du soleil,
Il parcourt nos guérets, et presse le réveil
De la Nature reposée,
Qui, de mille feux embrasée,
Le sein couvert de fleurs, sort des bras du sommeil.
Une légere draperie,
Pareille à l'écharpe d'Iris,

Couvre le sein du dieu. Son aimable souris,
Qu'un tendre regard accompagne,
Ranime les vallons flétris,
Et fait sourire la campagne.
A l'aspect des coteaux qu'il vient de rajeunir,
Le jeune amant de la Nature
Rougit comme une vierge pure,
De modestie et de plaisir.
Son front est couronné de l'herbe des prairies,
Pour prouver que de la beauté
Le premier ornement est la simplicité.

L'Amour qui, sans être invité,
Assiste à toutes les parties,
Voltige à ses côtés; et tandis que les fleurs
Échappent de ses mains, le fripon les ramasse,
Puis, en riant, les entrelace
Sur la pointe des traits qu'il destine à nos cœurs.

La mere du Printemps, jeune, fraîche et vermeille,
Flore, dans sa riche corbeille,
Assortit un tribut de roses et de lis,
Et le donne au Zéphyr, pour l'offrir à son fils.
Les plaisirs enfantins, les jeunes amourettes
Suivent en jouant du hautbois,
Et chassent vers le Nord l'Hiver au fond des bois,
En lui jetant des violettes.

La foule des courtisans qui ferme le cortége, est conduite par le dieu Pan, environné de Faunes et de Sylvains. Priape marche à sa droite, escorté par les Satyres. Ceux-ci, d'un œil lascif, considerent les Dryades, les Hamadryades, les

Oréades et les Napées, qui s'empressent autour de Palès, déesse des prairies, et protectrice des bergers. Le dieu Terme, qui les voit passer, soupire de ne pouvoir les suivre; mais il se réjouit en voyant croître la verdure qui bientôt doit ombrager sa tête.

Tels sont, Émilie, l'ordre et la marche de cette entrée, qui, selon moi, vaut bien celle de nos ambassadeurs. Or, quand vous voyez passer ces simulacres de potentats au milieu de la magnificence royale, vous vous informez du nom et de l'emploi des principaux officiers qui les environnent; je crois donc devoir vous faire connoître en détail les principaux ministres du plus aimable roi de l'année.

Le premier ministre du Printemps est la déesse Flore, qui, en sa qualité de reine-mere, gouverne, durant le règne de son fils, le peuple brillant des fleurs. Zéphyre, qui l'accompagne, partage ses soins entre Flore, Cérès et Pomone. Ce dieu léger est fils d'Éole et de l'Aurore. Des ailes de papillon soutiennent son corps diaphane au milieu de la vapeur éthérée. Aussi vermeil, aussi frais que les fleurs qu'il caresse, son teint offre la rougeur virginale de la rose naissante; ses regards, la douceur des premiers rayons du printemps. Soigneux des trésors fragiles qu'enfante le sein de Cybele *, il écarte,

* La Terre.

de son souffle et de ses ailes, les Aquilons et les noires Tempêtes, et nourrit des pleurs de sa mere, l'enfance des fleurs, des fruits et des moissons.

Les savants n'osent décider si Zéphyre est l'époux ou l'amant de Flore; en sorte que la légitimité du Printemps est encore un problême. Les médisants vont plus loin; s'il faut les en croire, la déesse Flore n'est qu'une mortelle parvenue, qui vivoit autrefois à Rome aux dépens des jeunes citoyens. Chloris étoit alors son nom. Enrichie par ses amants, elle nomma pour son héritier le sénat, qui, par reconnoissance, fit son apothéose. Mais ne sachant trop quel domaine lui assigner, il lui donna celui des fleurs, qui étoit alors vacant, et la maria au Zéphyre, époux sans conséquence, qui convenoit parfaitement au caractere variable de la nouvelle déesse. Il institua aussi en son honneur les jeux floraux, où les femmes publiques, dépouillées de leurs vêtements, combattoient et couroient au son des trompettes. Celles qui remportoient le prix de la lutte ou de la course, recevoient une couronne de fleurs. La statue de la déesse paroissoit au milieu d'elles, couronnée de guirlandes, et couverte d'une draperie, qu'elle tenoit de la main droite; de l'autre, elle présentoit une poignée de pois et de feves, parce que, durant les jeux floraux, les Édiles jetoient ces légumes au peuple de Rome.

Si ces détails sont véritables, vous préférerez

à la déesse Flore la déesse Féronie, autre ministre du Printemps, qui gouverne, par intérim, les fruits naissants, jusqu'au moment où Pomone vient prendre elle-même les rênes de son empire. Le feu ayant consumé jadis un bois situé sur le mont Soracte, et consacré à la déesse Féronie, les habitants voisins accoururent pour sauver sa statue; mais tout-à-coup le bois se couronna d'une verdure nouvelle. Ce miracle accrédita tellement la déesse, que ses prêtres oserent se vanter de marcher sur des brasiers, et de tenir un fer ardent sans ressentir la plus légere impression.

Pour éprouver ce pouvoir plus qu'humain,
J'aurois voulu les voir, ou vous donner la main,
Ou marcher sur vos pas; et je crois, mon amie,
Que j'aurois fort déconcerté
La feinte insensibilité
Des chapelains de Féronie.

Moins respectée, mais plus aimée que cette déesse, Palès régnoit sur les prés et sur les troupeaux. Sa parure est aussi simple que son culte. Un voile couvre ses charmes innocents. Un peu de laurier et de romarin couronne sa chevelure, parce que, durant ses fêtes, les bergers purgeoient leurs troupeaux, en mêlant du romarin et du laurier dans leur pâturage. Elle tient une poignée de paille *, qui sert de litiere aux bes-

* Le mot Palès dérive du mot latin *Palea*, paille.

tiaux. Ses fêtes se célébroient au mois de mai. Les pasteurs lui offroient du lait et du miel; puis allumant, à des distances égales, trois grands feux de paille, ils sautoient par-dessus; et le plus agile remportoit le prix, qui ordinairement étoit une jeune chevre ou un agneau.

Ainsi, dans l'âge d'or, quand la simple innocence
Rendoit hommage à la divinité,
Ses fêtes commençoient par la reconnoissance,
Et finissoient par la gaîté.

Les compagnes de Palès sont les Napées, qui présidoient aux plaines, et les Oréades, aux montagnes. Ces nymphes furent, dit-on, les nourrices de Cérès et de Bacchus, parce que les moissons croissent dans les campagnes, et les vendanges sur les coteaux. C'est aux Oréades que nous devons le miel. Une de ces nymphes, nommée Mélisse, ayant trouvé dans un arbre creux un rayon rempli de cette liqueur dorée, en fit goûter à ses compagnes, qui, enchantées de cette découverte, donnerent aux abeilles le nom de *mélisses*, et à leur nectar celui de *mel*, que nous avons traduit par *miel*.

Les Dryades * avoient l'inspection des bois et

---

* Dryade dérive du mot grec *Drys* (Δρυς), arbre. *Ama* (Αμα) signifie *avec*; ainsi Hamadryade signifie, qui est unie *avec l'arbre*.

des arbres en général *; les Hamadryades, aussi multipliées que les arbres, naissoient et mouroient avec celui auquel leur existence étoit intimement liée. Cette fiction ingénieuse, qui prodigue les divinités aimables et attache des nymphes à tous les objets qui nous environnent, a je ne sais quel charme attendrissant. Quand je me reporte au temps de la fable,

Les monts, les bois, les champs, tout s'anime à mes yeux:
A travers les épis de ces plaines dorées
Je crois voir courir les Napées.
Sur ces coteaux délicieux,
J'écoute les soupirs des tendres Oréades;
Sous ces bosquets mystérieux
Je cherche les gazons foulés par les Dryades:
Et si, le soir, dans mon jardin
J'arrose un arbuste malade,
En le baignant, je songe que ma main
Rafraîchit une Hamadryade.

Parmi ces nymphes, les plus révérées étoient les Querculanes **, dont la vie étoit attachée à celle des chênes. Le célebre chasseur Arcas, se

---

* On les avoit imaginées pour empêcher les peuples de détruire trop facilement les forêts. On ne pouvoit couper un arbre avant que les ministres de la religion n'eussent déclaré que les nymphes l'avoient abandonné.

** Du mot latin *Quercus*, chêne.

reposant au bord d'un ruisseau qu'ombrageoit un chêne, vit, dit-on, sortir de son écorce une nymphe qui lui dit : Détourne, je t'en supplie, le cours rapide de cette onde qui déracine l'arbre auquel ma vie est attachée. Arcas détourna le ruisseau, et la nymphe reconnoissante le couronna sur le rivage.

Oh! si les nymphes à présent
Récompensoient encor de même un bon office,
Comme j'irois courir les bois, en leur disant :
N'est-il rien pour votre service?

Les amants de ces nymphes sont les Sylvains, fils de Sylvain, dieu des forêts, qui protégeoit aussi les troupeaux, et partageoit avec le dieu Terme la garde des limites champêtres. Les Romains appeloient ses fêtes les Lupercales *, soit parce qu'il écartoit les loups des bergeries, soit parce que son temple, construit dans le lieu même où Rémus et Romulus avoient été nourris par une louve, en conservoit le nom de Lupercal. On raconte que Sylvain, amoureux d'Iole, épouse d'Hercule, s'introduisit la nuit dans une grotte où les deux époux étoient couchés séparément. Hercule avoit enveloppé Iole dans la peau du lion de la forêt de Némée. Sylvain, marchant à tâtons, et sentant la peau hérissée du

* Voyez la Lettre IV, premiere Partie.

lion, prit Iole pour Hercule, et Hercule pour Iole. Mais Hercule, éveillé par ses caresses, le saisit d'un bras vigoureux, et le lança hors de la caverne contre un rocher qui fut l'écueil de ses amours.

Après cette chute, Sylvain
Renonçant aux profits de la galanterie,
Et dégoûté du bien de son prochain,
Se maria le lendemain;
Car dès qu'on ne veut plus aimer, l'on se marie.

Sylvain eut un grand nombre d'enfants, qui tous porterent son nom. On les confond souvent avec les Faunes, parce que leur figure et leurs attributs sont les mêmes; mais leur origine est différente.

Les Faunes sont les petits-fils de Picus, fils de Saturne, et roi des Latins, qui, pour avoir résisté à l'amour de Circé, fut métamorphosé en pivert par cette enchanteresse. Canente, sa veuve, fille de Janus, fut changée en voix à force de parler, comme plusieurs autres avoient été changées en fontaine, à force de pleurer.

Or, si le ciel prenoit encore la peine
De consulter leurs dispositions
Pour métamorphoser les veuves de la Seine,
Sur nos rivages nous aurions
Cent mille voix peut-être, et pas une fontaine.

Picus et Canente laisserent pour héritier Faune,

qui enseigna l'agriculture aux Latins, vers le temps où Pandion * donnoit des loix aux peuples d'Athenes. Faune épousa Fauna sa sœur, et en eut d'abord un fils nommé Sterculie **, qui inventa l'art de fertiliser la terre par des engrais. Ses autres enfants furent les Faunes, que l'on mit au rang des dieux champêtres. On leur immoloit une chevre, et le pin leur étoit consacré. On les représentoit avec des pieds de chevaux ou de bœufs, une barbe, des cornes et des oreilles de bouc, environnées d'une couronne de sapin, dont ils tenoient aussi une branche dans la main droite. On leur donnoit quelquefois, mais plus rarement, des pieds de chevre. Fauna, leur mere, après la mort de son époux, s'enferma seule, et mourut sans avoir parlé à un seul homme. Les Latins déifierent ce modele des veuves, qui devint l'inimitable patrone des dames romaines. Elle avoit à Rome un temple, dont les prêtres distribuoient au peuple des simples pour toutes les maladies. Les Romains confondoient Fauna avec Cybele, ou la bonne déesse, et lui donnoient les mêmes attributs. Les dames romaines célébroient ses fêtes durant la nuit, et il étoit

---

* Il fut le pere de Philomele et de Progné, qui périrent victimes de la brutalité de Térée, roi de Thrace, et époux de Progné.

** *Sterculum*, fumier, engrais.

défendu aux hommes d'oser même regarder l'asile sacré de ces mysteres, dont il faut avouer que les femmes n'ont jamais révélé le secret.

Je ne sais quel historien,
Piqué de ce rare silence,
Dit que, suivant toute apparence,
Ces grands mysteres n'étoient rien.
C'est son avis, chacun le sien;
Mais je crains fort, lorsque j'y pense,
Que ce ne soit aussi le mien.

Les dieux qui ressemblent le plus aux enfants de Fauna, sont les Satyres, qui ne different des Faunes que parce qu'ils ont toujours des pieds de chevre, et qu'ils portent tantôt un thyrse, tantôt une flûte ou un tambourin, pour faire danser les nymphes dont ils animent la joie, enflamment les sens et réveillent les desirs, en précipitant, au gré de leur rustique harmonie, la mesure rapide de leurs pas cadencés.

Priape, qui marche à leur tête, quoique fils de Vénus et de Bacchus, n'étoit pas jadis en grande vénération. Cependant, il avoit son culte particulier. On lui sacrifioit un âne, parce qu'ayant jadis défié un âne, j'ignore à quel genre de combat, et en ayant glorieusement triomphé, le vaincu, désespéré, s'étoit jeté sur le vainqueur, et l'avoit laissé mourant à l'ombre de ses lauriers.

Ses fêtes se célébroient particulièrement à

Lampsaque, d'où il avoit été chassé autrefois, pour y avoir fait, par ses noirs sourcils, ses cheveux crépus, sa bouche énorme, son nez recourbé, ses larges épaules, et son énergique laideur, la conquête de toutes les jolies femmes.

Nos belles, à ce que je croi,
Ont hérité de ce caprice :
Telle refuse encor d'admettre sous sa loi
Un Apollon blondin, qui prend à son service
Un Priape aux crins noirs. Demandez-lui pourquoi?

Priape, piqué du procédé des Lampsaciens, les rendit furieux, et leurs femmes folles. C'étoient des batailles, des danses, des ris, des hurlements continuels; et la ville de Lampsaque sembloit n'être peuplée que de convulsionnaires. Enfin, la diete générale des maris, qui, par caractere ou par habitude, avoient conservé l'impassibilité du flegme conjugal, décréta le rappel du dieu exilé, et soudain toutes les cervelles dérangées se remirent, sans bruit, à leur place.

C'est au dieu Terme que Priape a l'obligation de ne pas être le plus laid de tous les dieux. Terme ressemble tantôt à une tuile, tantôt à un tronc d'arbre, plus souvent à une borne ronde ou carrée. Malgré sa figure grotesque, il étoit jadis en grande vénération. Le téméraire dont la main sacrilége le dérangeoit de sa place, étoit pros-

crit *; aussi n'y a-t-il jamais eu de sentinelle plus ferme dans son poste que le dieu Terme. Lorsque tous les dieux se retirerent aux environs du Capitole, pour le céder à Jupiter, Terme y demeura seul immobile, et sacrifia la politesse à l'esprit de son état. Ses fêtes se célébroient à Rome le dernier jour de l'année. On le couronnoit d'épis au temps de la moisson, et de fleurs au moment où je vous écris, c'est-à-dire à l'arrivée du Printemps.

Mais tandis que je vous décris la marche de cet aimable dieu, il passe et emporte avec lui la jeunesse de l'année.

Ainsi s'envolent les instants
Des plus beaux jours de notre vie;
Quand ils sont passés, mon amie,
On les regrette ; il n'est plus temps.
Hâtons-nous d'être heureux ; et si la jouissance
Avec nos beaux jours doit finir,
Nous en conserverons du moins le souvenir.
Le Souvenir, frere de l'Espérance,
En nous retraçant nos amours,
Nous rendra leur premiere ivresse,
Et fera luire encor, sur le soir de nos jours,
L'aurore de notre jeunesse.

---

* Il étoit dévoué aux Furies, et chacun avoit le droit de le tuer.

LETTRE L.

POMONE, VERTUMNE.

Je me doutois, Émilie, qu'à propos de la déesse des fleurs, vous me demanderiez l'histoire de la déesse des fruits. Je conviens que ces deux divinités sont de tout temps inséparables.

Je sais qu'on dit : Flore et Pomone,
Comme on dit : la Nuit et le Jour,
Les Jeux et les Plaisirs, le Printemps et l'Automne,
Les Graces et Vénus, Émilie et l'Amour.

D'ailleurs, je ne suis pas étonné de l'intérêt que vous témoignez pour Pomone.

Car je vous connois, entre nous,
Des fruits de la plus belle espece,
Que la Pudeur en vain nous voile avec adresse;
Trésors mystérieux dont l'éclat vif et doux
Perce le voile... Eh bien! pourquoi rougissez-vous
De m'entendre vanter les fruits de la sagesse?

Pomone, déesse des jardins, vivoit célibataire, et ne concevoit pas au monde d'autre plaisir que celui de cultiver les arbres qui portent les trésors de l'Automne. En vain mille amants avoient

essayé de lui plaire ; elle dédaignoit leurs hommages. Vertumne, dieu des jardins, quoique ses plaisirs et son emploi dussent naturellement le rapprocher de Pomone, n'en fut pas mieux accueilli que ses rivaux. Heureusement Vertumne * avoit le talent de changer de figure à son gré. Il prit d'abord celle d'un jeune laboureur, on le reçut mal ; puis, celle d'un jeune moissonneur, on le congédia ; puis enfin celle d'une vieille femme, on l'écouta.

La vieille, appuyée sur son bâton, après avoir long-temps parcouru les jardins de Pomone, vint se reposer à l'ombre d'une vigne mariée à un jeune ormeau. Là, embrassant la déesse avec une tendresse maternelle, elle lui dit d'un ton de confidence :

Ma fille, j'applaudis à vos amusements.
Des plaisirs que l'on puise au sein de la Nature,
La source fut toujours intarissable et pure.
Ces espaliers sont beaux, ces vergers sont charmants;
Mais de votre asile champêtre
Pour rendre le séjour plus doux,
Malgré vos soins, il y manque peut-être
Le plus bel ornement. — Quel est-il ? — Un époux.
Oui, mon enfant ; croyez à mon expérience :
Sans amour à votre âge, il n'est point de bonheur.

---

* Le nom de *Vertumne* dérive du mot latin *Vertere*, changer.

On a beau s'imposer silence
Et donner le change à son cœur,
Du célibat plus qu'on ne pense,
Le sentier solitaire est glissant pour l'honneur;
L'Hymen seul, accordant l'Amour et la Pudeur,
Peut mettre en sûreté la fragile Innocence.

Vous seule de l'Hymen pourquoi braver les loix?
Mariez-vous, tout se marie:
L'aigle au milieu des airs, le tigre au fond des bois,
Le poisson sous les eaux, l'agneau dans la prairie.
Les arbres et les fleurs ont aussi leur hymen;
Et, du plus haut des cieux jusque dans la poussiere,
Tous les êtres unis par ce commun lien,
Forment une famille entiere
Qui semble se donner la main.
Mais si votre froideur vous rend inaccessible
Aux plus purs sentiments de la société,
Peut-être aux doux plaisirs de la maternité
Ne serez-vous pas insensible.
Voyez cette vigne flexible
Mariée à ce jeune ormeau:
L'arbre étendant au loin chaque rameau,
Soutient ses foibles bras, et la vigne fidele
De ses trésors naissants couronne son appui;
Son époux s'embellit par elle,
Elle se féconde par lui.

O vigne! jeune et vierge encore,
Je sais l'ormeau qu'il vous faudroit.
Vous connoissez Vertumne; il est tendre et discret;
Vous l'estimez, il vous adore.

N° 20.

Ô vigne, jeune et vierge encore,
Je sais l'ormeau qu'il vous faudrait.

ULB
Halle

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-268095345-16/fragment/page=0043

Sur vos goûts les plus chers il regle tous ses goûts :
Vous aimez les fruits, il les aime ;
Il les cultive comme vous.
Vertumne, aux graces près, est un autre vous-même ;
L'Amour l'a fait exprès pour être votre époux.
— Ah! si je vous croyois, lui répondit Pomone ;
Mais qui peut de son cœur me répondre, ma bonne?
—Lui ; le voici.—Comment!.. Où donc?—A vos genoux.

Et soudain reprenant sa figure naturelle, Vertumne tombe aux pieds de la déesse déconcertée, qui, en lui reprochant sa trahison, abandonne sa main au traître.

Ce mariage fut heureux. Vertumne, malgré son caractere changeant, fut toujours fidele à son épouse. Ils vieillirent ainsi dans la constance conjugale jusqu'au moment où Vertumne, par le moyen d'une recette particuliere, rajeunit Pomone, et se rajeunit avec elle. C'est bien dommage que Vertumne n'ait jamais publié sa recette.

Les époux revenus à l'âge de vingt ans,
Reprendroient le chemin de la galanterie.
Les femmes, avec leur printemps,
Retrouveroient la fleur de la coquetterie ;
De-là, craintes, soupçons, soupirs, éloignements,
Serments toujours nouveaux et toujours infideles.
Tourments délicieux!... Age heureux des amants,
Plus tu fomentes les querelles,
Plus tu donnes de prix aux raccommodements.

Pomone a souvent été confondue avec l'Automne, Cérès avec l'Été, Flore avec le Printemps. Cependant Ovide, en décrivant le cours du soleil, distingue ainsi les quatre saisons de l'année. « Le Printemps y paroissoit la tête couronnée de « fleurs; l'Été nu portoit une couronne d'épis; « l'Automne étoit vêtu d'une robe rougie par la « vendange, et l'Hiver avoit une chevelure « blanche et hérissée. » En effet, on représentoit l'Hiver tantôt sous la figure d'un vieillard couché dans une grotte, tantôt sous les traits d'une vieille femme enveloppée de peaux de mouton, et tenant un réchaud. On mettoit quelquefois une faucille dans la main de l'Été, et un chien aux pieds de l'Automne, pour indiquer que ces saisons amenent la moisson et la chasse.

Sans le secours de ces emblêmes, je retrouve sans cesse près de vous, Émilie, toutes les saisons de l'année :

Quand je vois vos attraits, c'est pour moi le Printemps;
Quand je cueille un baiser, c'est l'Été, je moissonne.
Quand vous me prodiguez, dans vos discours charmants,
Les fruits de votre esprit, j'amasse; c'est l'Automne.
Mais si, dans vos yeux, dans votre air,
Je vois de la froideur, je tremble; c'est l'Hiver.

LETTRE LI.

PAN ET SYRINX; ÉCHO ET NARCISSE.

Revenons au dieu Pan, auquel, pour vous plaire, Émilie, j'ai fait un passe-droit en faveur de Pomone.

Les médisants prétendent que Pénélope, épouse d'Ulysse, persécutée, en l'absence de son mari, par une foule d'amants, leur tint long-temps rigueur en apparence, mais qu'elle ne put s'empêcher de faire secretement un heureux, qui la rendit mere d'un fils. Or, comme on ignoroit lequel des nombreux amants de la reine étoit vraiment le pere de l'enfant anonyme, on en partagea l'honneur entre tous, et l'on nomma leur fils *Pan*, ce qui signifie à peu près *universel*. Que de Pans à Paris !

D'autres ont poussé la médisance encore plus loin ; ils ont prétendu que Pan étoit fils de Pénélope et de Mercure, qui avoit pris la figure d'un bouc pour plaire à cette princesse.

Voyez quelle étrange malice !
Changer Mercure en animal,
En animal cornu, pour supplanter Ulysse !
Ce pauvre Ulysse !... Ah ! c'est bien mal !

Quel que fût le pere de Pan, il n'eut pas à se vanter de la beauté de son fils. Pan naquit avec une figure rubiconde, ornée de deux sourcils épais, d'un nez plat et bourgeonné, et d'une bouche riante jusqu'à ses oreilles, dont la largeur ombrageoit la racine d'une paire de cornes qui surmontoient sa chevelure rousse et crépue. Son corps étoit vêtu d'une peau blanche, tachetée de noir, et son échine dégénéroit en une queue de bouc qui balayoit ses cuisses et ses pieds de chevre. Avec ces avantages extérieurs, il se mit en tête de se faire homme à bonnes fortunes, et débuta, suivant l'usage, par le genre sentimental.

Le voilà donc aux genoux de Syrinx, l'une des nymphes de Diane, et fille du fleuve Ladon, filant le parfait amour, de maniere à faire peur à sa nymphe, qui se sauve de ses protestations. Le dieu cornu, étonné du peu de succès de sa génuflexion, se redresse sur ses pieds velus, et court en sautillant, après la belle fugitive, à laquelle il adresse ces paroles:

D'où naît cette rigueur extrême?
Pourquoi refusez-vous d'écouter mes serments?
Je suis laid; mais, hélas! est-on laid quand on aime?
La beauté véritable est dans les sentiments.
Vous craignez, dites-vous, que ma laideur amere
Ne passe à tous nos fils? Mais depuis fort long-temps,
Vous savez bien que les enfants
Ne ressemblent point à leur pere.

N°. 21.

Je suis laïd, mais hélas! est-on laïd quand on aime?
La beauté véritable est dans les sentiments.

ULB
Halle

Les miens auront mon cœur et les traits de leur mere.
Épousez-moi ; le ciel semble m'avoir pétri
Tout exprès pour faire un mari :
Je suis d'un si bon caractere !
D'ailleurs on sait que j'ai du bien ;
Je vous donnerai tout... Vous ne répondez rien !
Où courez-vous, cruelle !... Eh bien !...
Vous vous jetez à la rivière ?...
Au moins dites-moi donc pourquoi vous vous noyez ?
Nous ne sommes pas mariés.

Il dit et s'élance dans le fleuve Ladon, où Syrinx vient de se précipiter ; mais au lieu d'y retrouver son inhumaine, il voit croître des roseaux qui, agités par le vent, semblent encore soupirer tendrement. Pan reconnoît Syrinx sous cette forme nouvelle, et coupant quelques roseaux d'inégales longueurs, il les unit avec de la cire, et compose ainsi la flûte à sept tuyaux dont les bergers se servent encore de nos jours.

Cet instrument le consoloit de son veuvage précoce. Il parcouroit les vallons et les bois solitaires, en exprimant, par des airs tendres, les regrets que lui causoit sa chere Syrinx, lorsqu'il rencontra la nymphe Pitys dansant avec ses compagnes. Malgré l'invitation des nymphes, il refusa de prendre part à leurs jeux ; et Pitys lui ayant demandé la cause de son chagrin, il lui répondit en soupirant :

Pardonnez ma peine secrette:
Plaisirs, bonheur, j'ai tout perdu!
Vous jouissez, moi je regrette,
Vous vivez, et moi j'ai vécu.

Syrinx avoit su me charmer.
Je lui dis: Syrinx, je t'adore.
Car dans nos bois l'on aime encore,
Et l'on ne rougit pas d'aimer.

Sa cruauté se fit un jeu
D'éprouver ma persévérance.
Je me nourrissois d'espérance;
Je vivois: l'amour vit de peu.

A peine j'en pus obtenir,
Pour prix de mon amour fidele,
Un baiser; encor sembloit-elle,
En le donnant, le retenir.

Ici le dieu cornu, passant modestement sur le dégoût insurmontable dont Syrinx avoit payé les prémices de sa flamme, en vint à l'événement de la métamorphose, et attendrit tellement Pitys, que cette nymphe trouvant dans sa laideur je ne sais quoi d'intéressant, parut disposée à le consoler. Ils gagnerent ensemble le sommet d'une montagne déserte; et de là le dieu Pan montrant à la nymphe les vastes campagnes qui s'étendoient autour d'eux, lui dit tendrement:

Contemplez mes riants domaines,
Admirez ces vergers, ces vallons, ces fontaines,
Et ces coteaux délicieux;
Voyez ces lacs et ces forêts lointaines,
Et ces monts azurés se perdre dans les cieux.
Par-tout l'amour s'offre à vos yeux;
L'Amour regne par-tout; le monde est son empire.
C'est un vaste tableau qu'il peut seul animer;
Sans l'amour tout est mort, et par lui tout respire;
Tout aime autour de vous, et tout vous dit d'aimer.
Moi seul je n'ose vous le dire.

Ici les regards timides de la nymphe répondirent : osez. Mais Pitys étoit aimée de Borée, qui avoit donné à Zéphyre l'inspection de sa vertu. Ce léger Mercure la surprenant en tête-à-tête avec le dieu Pan, recueille le premier soupir qui lui échappe, et va le porter à Borée, comme piece de conviction. A cette nouvelle, Borée s'échappe des antres d'Éole, vole au lieu du rendez-vous, et précipite du haut de la montagne la nymphe infidele, qui, dans sa chute, fut métamorphosée en pin. Pan désespéré cueillit une branche de cet arbre, et s'en composa une couronne, qu'il porta toujours, en mémoire de sa chere Pitys. C'est à cette occasion que le pin lui fut consacré.

Il étoit écrit au livre des destinées amoureuses, que Pan seroit toujours malheureux dans ses galantes aventures. Pour se consoler de la mort

de sa chere Pitys, il s'attacha à la nymphe Écho, fille de l'Air et de la Terre.

Écho, dans les vallons, dans les bois, dans les champs,
Après avoir joui long-temps
Du privilége heureux de parler la premiere,
Fut condamnée enfin, par un fâcheux retour,
A ne parler que la derniere,
Afin que chacun eût son tour.

On prétend que Junon, piquée de ce que, par ses discours adroits, cette nymphe l'avoit empêchée de surprendre Jupiter au dénouement de plusieurs intrigues galantes, la condamna à ne plus répéter que les dernieres syllabes de tout ce qu'elle entendroit dire.

Pan se trouva assez bien de ce nouvel ordre de conversation. Jusqu'alors la volubilité de sa nymphe ne lui avoit jamais laissé le temps de lui déclarer sa tendresse; mais depuis qu'elle étoit réduite à la nécessité de l'écouter, il lui expliquoit, il lui détailloit la naissance, les progrès et la nature de son amour. Voilà, lui disoit-il, comment je vous aime. Et aussi-tôt, bon gré malgré, Écho répétoit: Je vous aime.

Le roman tiroit à sa fin, lorsque la jeune Écho rencontra dans les bois le beau Narcisse, fils de la nymphe Lyriope et du fleuve Céphise. L'oracle avoit prédit à sa mere qu'il vivroit long-temps, s'il pouvoit éviter de se voir. Mais si sa vue devoit

lui être fatale, elle ne l'étoit pas moins aux nymphes que sa beauté avoit rendues sensibles. Écho en fit la triste expérience.

D'abord elle conçut le desir de lui plaire.
Or, nymphe à qui l'Amour inspire ce desir,
Se croit toujours sûre de son affaire.
Écho comptant y réussir,
Épioit le premier soupir,
Le premier aveu de Narcisse.
Mais le beau jouvenceau, trop fier ou trop novice,
Sans jeter un coup-d'œil, sans proférer un mot,
Dans une gravité sublime,
Jouoit le rôle ou d'un sage ou d'un sot,
Rôle, en amour, à-peu-près synonyme.
De cet objet silencieux,
Pour animer la froide indifférence,
Echo prend le parti de rompre le silence.
Elle approche en baissant les yeux;
Tremblante, interdite, confuse,
Elle s'apprête à révéler
Le secret de son cœur... Sa bouche lui refuse
La parole, aussi-tôt ses larmes de couler.
Narcisse, sans penser même à la consoler,
Voit ses yeux humides se fondre
En un ruisseau de pleurs qu'un autre auroit séché,
Et, d'un air à demi-touché,
Dit: Vous pleurez, j'en suis fâché.
Mais vous ne dites rien; je n'ai rien à répondre.

« Rien à répondre! » répete la nymphe en gémissant; et le chasseur, sans l'écouter, va

rejoindre ses compagnons, occupés à poursuivre les hôtes des forêts. Écho, demeurée seule au pied d'un rocher, s'abîmoit dans sa douleur et dans ses regrets; puis se tournant vers l'endroit où elle croyoit voir encore Narcisse, elle lui disoit intérieurement :

Ah! si le ciel t'eût doué d'un cœur tendre,
Mon trouble, ma rougeur, les pleurs que j'ai versés,
Et mon silence, ingrat, t'en auroient dit assez!
Le cœur entend toujours, quand le cœur veut entendre.

Poursuivie par ses pensées, Écho parcourt au hasard les antres solitaires et les grottes profondes. Là, consumée par les feux de l'amour, atténuée par la douleur, elle se desseche peu à peu. Ses os se pétrifient et se changent en rocher; et de même qu'après le trépas nous ne conservons plus que notre ame, principe essentiel de l'existence de l'homme, Écho, en qualité de femme, ne conserva plus que la voix.

Ses compagnes, touchées de son sort, et victimes elles-mêmes de l'amour qu'elles avoient conçu pour Narcisse, prierent l'Amour de les venger de son indifférence.

L'Amour les exauça. Non, cet Amour aimable
Qui confondant les sentiments
Des cœurs de deux jeunes amants,
Rend leur bonheur inséparable;
Mais cet Amour triste, isolé,
D'orgueil, de sottise gonflé,

Les bras tendus et les regards fixés vers cette image qu'il adore .....

U B Halle

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-268095345-16/fragment/page=0058

Qui rapporte tout à soi-même,
Et dans le monde entier ne voit que lui qu'il aime ;
Amour qui suit les orateurs
A la tribune, et va, sur les banquettes,
S'asseoir avec les auditeurs ;
Qui martyrise les coquettes,
Et magnétise les auteurs ;
Amour de tout pays, ainsi que de tout âge,
Dont une foible part fut adjugée au sage,
Et la plus forte dose au sot ;
Amour-propre... Je dis ce mot
Bien bas : car, tel que la finance
Qui s'est débaptisée en prenant le blason,
Cet Amour orgueilleux s'offense
Dès qu'on l'appelle par son nom.

Ce dieu, au retour de la chasse, conduisit Narcisse, tourmenté par la soif, au fond d'une vallée mystérieuse.

Là, sous un dôme de verdure
D'un jour voluptueux foiblement éclairé,
Coule sur un sable doré,
Le cristal d'une source pure.
Incliné sur ses bords, le chasseur altéré
Voit son image. A cette vue,
Sa main sur le ruisseau demeure suspendue.
Immobile d'extase et d'amour enivré,
Il s'oublie. A la soif dont le feu le dévore,
Succede un feu plus dévorant encore.
Le corps penché, les yeux baissés,
Les bras tendus et les regards fixés

Vers cette image qu'il adore:
« Objet charmant, dit-il, qui que tu sois,
« Bergere, naïade ou déesse,
« Ne dédaigne pas ma tendresse.
« J'aime! j'en fais l'aveu pour la premiere fois.
« Hélas! tu parois me sourire,
« Et chaque fois que ma bouche soupire,
« Tu sembles soupirer aussi.
« M'aimerois-tu?... Je vois tes larmes
« S'échapper!... » En parlant ainsi,
Ses pleurs tombent dans l'onde, et sillonnent les charmes
De la nymphe qui tremble au milieu du cristal.
« Grands dieux!... quel changement fatal!
« Quel sort, ou quel caprice à mes yeux te déguise?
« Ce n'est plus toi!... L'onde se tranquillise!
La nymphe reparoît. « Enfin je te revois!
« Tu me parles! Pourquoi n'entends-je pas ta voix?
« Ce que tu dis paroît si tendre!
« Il est doux de se voir, mais plus doux de s'entendre.
« Si près de toi! comment en suis-je séparé?
« Viens appaiser l'ardeur dont je suis dévoré!
« Viens, je brûle d'unir mon ame avec la tienne.
« Quoi! tu me tends les bras? Ah! vole dans mon sein...
« Approche, approche encore, et donne-moi la main...
« Tu fuis? Hélas! ta main sembloit chercher la mienne,
« Et quand je vais sous l'eau la saisir, à l'instant
« Elle s'évanouit, et m'échappe en tremblant.
« Non, tu ne m'aimes pas, je le vois; ton sourire,
« Tes yeux, tes soupirs sont trompeurs.
« Je brûle, je languis, je succombe, je meurs!...
« Hélas! tu me donnes des pleurs!
« Tu m'aimes donc?... et tu veux que j'expire! »

Il dit, et déja la pâleur
Décolore son front. Ses graces se flétrissent,
Son œil s'appesantit, et ses larmes tarissent.
Il dépérit comme la jeune fleur
Qui, des feux du printemps en naissant desséchée,
Prête à s'épanouir, meurt la tête penchée.
Écho, témoin du sort de son amant,
Répond à ses soupirs jusqu'au dernier moment.
« Adieu, dit-il. — Adieu! soupire-t-elle.
— « Je t'aimois. — Je t'aimois, dit la nymphe fidele.
— « Et même, en ce moment, où tu causes ma mort,
« Je t'aime encor! » Écho répond: je t'aime encor!

Le soir, en descendant des montagnes, les Oréades apperçurent le corps immobile de Narcisse.

Sa tête, le long du rivage,
Reposoit entre les roseaux.
Ses yeux éteints, fixés sur le miroir des eaux,
Sembloient encore y chercher son image.

A cette vue, les nymphes, vengées de ses mépris, versent des larmes ameres, et accusent l'Amour de les avoir trop exaucées. Elles se dispersent dans toute la contrée, et rassemblent à grands cris leurs compagnes, pour célébrer les funérailles de Narcisse. Les nymphes, couronnées de cyprès, s'avancent lentement vers la rive fatale; mais elles y cherchent en vain le corps de celui qu'elles regrettent; elles n'y trouvent à sa place qu'une fleur nouvelle, composée de feuilles jaunes et blanches, à laquelle elles donnent le

nom de Narcisse, nom qu'elle a depuis conservé. Les anciens consacrerent cette fleur aux Eumé-nides, et en couronnerent les urnes et les tom-beaux.

Quelques auteurs, qui, sans doute, avoient alors des correspondances avec l'autre monde, assurent qu'en entrant dans la barque de Caron, l'ombre de Narcisse se pencha sur les bords pour s'admirer dans les eaux du Styx : ils ajoutent que, depuis son passage, elle parcourt sans cesse les rivages de ce fleuve pour s'enivrer du plaisir de s'adorer. Ah ! si l'on conserve ce goût chez les morts, après l'avoir eu chez les vivants,

Sur les rives du Styx que d'antiques Laïs,
De coquettes aux traits vernis,
Aux sourcils peints à neuf, aux trésors reblanchis ;
Que d'abbés rubiconds, que de courtisans blêmes,
Idolâtres de leur beauté,
A deux genoux devant eux-mêmes
S'adorent pour l'éternité !

Depuis la mort de Narcisse, Écho s'est retirée dans les vallées profondes et dans les grottes soli-taires. Là, dès qu'elle entend soupirer une ber-gere trop tendre, elle se plaît à répéter ses sou-pirs, qui lui rappellent sa triste aventure. Mais si, le moment d'après, elle entend des chants d'allé-gresse, elle en répete gaîment le refrein, soit par une suite de l'inconstance naturelle à son sexe, soit pour faire diversion à sa douleur.

Pan, toujours amoureux de cette nymphe, crut souvent reconnoître sa voix. Il l'appeloit en gémissant; et, attiré par ses réponses plaintives, il la cherchoit, nuit et jour, au fond des bois. Enfin, lassé de poursuivre cet objet invisible, instruit d'ailleurs par ses infortunes amoureuses, il en conclut que l'amour étoit la plus folle des vanités humaines, et finit par vivre en paix, c'est-à-dire, sans femme et sans maîtresse.

Ce dieu, adoré et redouté dans les campagnes, avoit, dit-on, la puissance de semer à son gré l'épouvante. Les Gaulois qui, sous la conduite de Brennus, leur chef, avoient pénétré dans la Grece, étant sur le point de piller le temple de Delphes, furent tout-à-coup frappés d'une si grande terreur, que, sans être poursuivis, ils prirent tous la fuite. Cette terreur soudaine fut attribuée au dieu Pan; et l'on appelle encore terreurs Paniques toutes celles dont la cause est inconnue et subite.

On prétend qu'au moment où les géants escaladoient le Ciel, Pan voyant l'effroyable Typhon prêt à l'emporter d'assaut, conseilla aux dieux de se sauver en Égypte sous la figure de divers animaux; qu'il prit lui-même celle d'un bouc, et qu'en récompense d'un si noble stratagême, il fut transporté au ciel, où il forme le signe du Capricorne, signe assez analogue à la nature de ses amours. Le culte de Pan n'ensanglantoit point

ses autels ; on lui présentoit pour toute offrande du lait et du miel.

Les auteurs s'accordent à croire que Pan étoit le dieu de toute la nature. Les anciens, après avoir divinisé tous les détails de l'univers, en déifierent l'ensemble, et adorerent le grand *Pan*, ou le grand *Tout*. Réfléchissant ensuite que ce tout étoit animé par un principe caché, ils adorerent ce principe sous le nom de Psyché ou Ame, et marierent cette divinité avec Cupidon, c'est-à-dire, qu'ils unirent le moral et le physique de l'amour, et que de cette union ils firent naître la Volupté. Cette allégorie me paroît aussi juste qu'ingénieuse :

Pour être heureux, il faut sentir.
Si les sens nous donnent la vie,
Le sentiment nous donne le plaisir.
L'Amour n'est qu'une frénésie
Qui s'éteint avec le desir ;
Le vrai bonheur est bien moins de jouir
Que d'aimer toujours son amie.

LETTRE LII.

PSYCHÉ.

Consolez-vous, belle Émilie;
Consolez-vous si quelque jour,
Votre cœur un moment s'oublie.
Vertus, pudeur et modestie,
N'étouffent point la sympathie
Qui regne au terrestre séjour.
Chacun doit aimer à son tour;
Les uns au matin de la vie,
Et les autres sur le retour.
La loi d'aimer fut établie
Pour les dieux mêmes : mon amie,
Lisez l'histoire de l'Amour.

Dans un royaume inconnu régnoit un prince tout-puissant, car il étoit aimé de tous ses sujets. Son épouse partageoit avec lui leur amour. Elle n'avoit point, à la vérité, donné d'héritier à la couronne ; mais elle avoit mis au jour une fille qui, dans un âge encore tendre, unissoit à tous les trésors de la beauté naissante, tous les charmes de l'esprit et du cœur. On la nommoit Psyché.

Sa beauté n'étoit pas encore
Une beauté parfaite; mais,

En la considérant de près,
On sentoit qu'elle alloit éclore.
Elle avoit à peine compté
Quatorze printemps. A cet âge
On sait qu'en naissant la beauté
Nous présente à la-fois fraîcheur, timidité,
Sourire ingénu, doux langage,
Confiance, naïveté,
Innocence, enfin tout, et promet davantage.

Promettre est un grand point lorsque l'on tient déja.
Sitôt qu'une belle commence,
On se peint en secret les charmes qu'elle aura,
Et l'on embellit ceux qu'elle a
Du coloris de l'espérance.

Ainsi, en admirant Psyché telle qu'elle étoit, et plus encore en imaginant ce qu'elle devoit être, on en vint au point de la comparer à Vénus elle-même. Je ne vous dirai point que la déesse en fut outrée de dépit : vous l'avez déja deviné.

Psyché avoit deux sœurs aînées dont je dois vous parler.

Fieres par habitude, et coquettes par goût,
D'esprit très ordinaire, et d'humeur très jalouse ;
C'étoient de ces beautés qu'on rencontre par-tout,
Qu'on n'aime point, mais qu'on épouse.
On vantoit au loin leurs trésors,
Non, ces trésors dont la Nature
Orne l'esprit, pare le corps,
Et de Vénus enrichit la ceinture ;

Mais des trésors de ce métal
Auquel on donne sur la terre
Une valeur imaginaire,
Qui, pour un peu de bien, y fait beaucoup de mal.
Cependant en formant à-peu-près un total
De leur âge, de leur naissance,
Item de leur dot, tout compris,
Nos sœurs étoient pour des maris
Deux figures de convenance.

Aussi convinrent-elles à deux princes voisins, qui, suivant l'usage, les épouserent, de concert avec leurs créanciers.

Cependant les graces de Psyché se développoient de jour en jour. Après l'avoir comparée à Vénus, on osa la préférer à la déesse; on lui éleva même un temple; et la fille de l'Océan vit croître l'herbe dans son sanctuaire, tandis que l'encens destiné à son culte fumoit sur les autels de Psyché. Elle en conçut une jalousie dix fois plus ardente que celle qui dévore le cœur des mortelles; et prenant l'Amour par la main : Vois-tu, mon fils, dit-elle, l'indigne rivale que ce peuple donne à ta mere? Ah! par ce sein qui t'a nourri, par ces bras maternels qui soutinrent ton enfance, mon cher fils, venge mon outrage; perce-la de tes traits; qu'elle brûle d'un amour insensé pour le plus vil de tous les êtres. L'orgueilleuse, sans doute, prétend me détrôner. Abaisse sa fierté, confonds ses projets, et sauve mon empire pour conserver le tien. Elle dit, s'envole sur son

char de nacre, et laisse son fils en présence de l'ennemi. A l'instant l'Amour saisit son arc, tire de son carquois un trait empoisonné, et le pose sur la corde tendue; mais son œil, en le dirigeant, rencontre un regard de Psyché.

Regard vif, mais plein d'innocence,
Regard qui va chercher le cœur,
Regard voilé par la décence,
Et tempéré par la douceur.
L'Amour frappé s'arrête, il soupire, il balance;
L'arc et le trait, sans qu'il y pense,
Échappent de ses mains; il se sent attendrir.
Non, ma mere, dit-il, je ne puis t'obéir.
Pardonne! cet effort surpasse ma puissance.
Si tu veux que mes traits exercent ta vengeance,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr *.

A ces mots, il détend son arc, remet le trait dans le carquois, s'éloigne lentement, et retourne souvent la tête pour considérer Psyché qui ne l'apperçoit pas, et ne se doute pas même qu'il existe.

Quoi! se disoit-il, c'est par moi seul que tout aime dans la nature, et je suis le seul qui n'aime pas; je suis la source du bonheur, et le bonheur m'est étranger!

---

* Corneille, tragédie d'Horace, acte premier, scene premiere.

Mortels, ce doux poison dont l'effet vous enchante,
Vous est préparé par mes soins ;
Ah ! de votre ivresse touchante
Puisque je suis l'auteur, je veux goûter au moins
La coupe que je vous présente.

Dès ce moment, Cupidon s'abandonna au sentiment que lui inspiroit Psyché, et conçut l'espoir d'être son époux. Mais cet espoir ne pouvoit se réaliser qu'à l'ombre du mystere : si Vénus en étoit instruite, Psyché, sans doute, étoit perdue. L'Amour crut donc avoir besoin de conseil.

Sur son projet il consulta,
Non point la déesse *Muta* *,
Quoiqu'il rendît justice à sa délicatesse.
Mais, de sa part, il craignoit un éclat,
Car il soupçonnoit la déesse
De n'avoir point l'esprit de son état.

L'Amour alla trouver le sage Harpocrates, fils d'Isis et d'Osiris, et dieu du Silence :

Il tient les grands secrets, les sublimes travaux,
Renfermés dans les grandes ames
Et des sages et des héros.
D'un triple mur d'airain son autel est enclos.

---

* Muta ou Tacita, déesse du Silence, chez les Romains. Il existoit encore chez eux une autre déesse du Silence, nommée *Angerona ;* elle avoit la bouche cachetée.

Pour ne point profaner son auguste repos,
Dans la premiere enceinte on fait asseoir les dames.
Cependant la plupart ayant à concerter
Des projets de galanterie,
De médisance ou de coquetterie,
Jour et nuit pour le consulter,
Viennent en foule dans son temple.
Le dieu ne leur répond qu'en les prêchant d'exemple.
Mais il s'agit de l'imiter.

L'Amour, en entrant dans le sanctuaire, vit un dieu jeune, mais d'une figure sévere, assis sur un trône ombragé d'un arbre * dont les feuilles ressemblent à la langue qui doit taire les secrets, et les fruits au cœur qui les renferme. Le Silence tient de la main gauche un cachet, et de la main droite, appuie un doigt sur ses levres fermées. Le front du dieu est couronné d'une mitre, dont la pointe se divise en deux parties égales. Devant lui s'éleve un autel couvert de légumes, dont la piété des habitants du Nil lui a consacré les prémices.

Dieu puissant, lui dit le fils de Vénus, vous dont l'image révérée dans les tribunaux de Thémis, dans les conseils des rois, et dans les vestibules sacrés de nos temples, rappelle à tous les mortels la discrétion qu'ils doivent apporter dans les décrets de la justice, dans les secrets des empires, et dans les mysteres de nos dieux; vous

* Le pêcher.

dont l'œil pénétrant lit jusqu'au fond des cœurs, tandis que le vôtre est inaccessible aux regards de Jupiter lui-même, voyez ce qui m'amene auprès de vous et conseillez-moi.

Alors le sage Harpocrates, prenant un voile, en couvrit l'Amour, pour lui faire entendre qu'il devoit rester inconnu à son épouse, de peur qu'elle ne divulguât son secret. Cupidon suivit ce conseil. Je le plains; il est si doux de n'avoir point de secret pour ce qu'on aime! Aussi connoissez-vous, Émilie, le plus tendre et le plus intime de tous mes sentiments; mais, par un phénomene bien étrange, de nous deux, c'est moi qui parle, et vous qui vous taisez.

Cependant vous devez, en tout bien, tout honneur,
De mon secret me payer par un autre,
Et puisque vous lisez couramment dans mon cœur,
Me laisser quelquefois épeler dans le vôtre.

LETTRE LIII.

PSYCHÉ.

ENVIRONNÉE des hommages d'un peuple immense, Psyché, plus déesse que mortelle, arrivoit à la saison de l'hyménée. Mille adorateurs composoient sa cour; aucun n'osoit demander sa main.

Rivale d'une déesse,
L'encens fumoit sur ses pas;
On adoroit la princesse,
Mais on ne l'épousoit pas.
Or, sitôt que le cœur, dans la saison de plaire,
Sent ce vuide inconnu qu'Hymen seul doit remplir,
La beauté ne peut, sans pâlir,
Supporter le malheur d'être célibataire.

Psyché pâlissoit donc tous les jours. Ses parents alarmés, allerent consulter l'Oracle. Écoutez sa réponse :

« En longs habits de deuil conduisez votre fille
« Sur un rocher désert. Pleurez, éloignez-vous.
« Là, par l'ordre des dieux, ravie à sa famille,
« Psyché doit recevoir un monstre pour époux. »

Je ne vous peindrai pas le désespoir des pa-

rents et la feinte douleur des deux sœurs aînées, qui, assez mal mariées, n'étoient point fâchées de voir leur cadette plus mal mariée encore. Cependant elles s'arrachoient les cheveux, et versoient des torrents de larmes; et qu'on ne s'en étonne pas :

L'art de pleurer est un talent
Que la femme la plus novice
Possede à fond, et que souvent
Elle entretient par l'exercice.

Au milieu de la tristesse universelle, Psyché, soumise aux dieux et tranquille, conservoit cette pure sérénité, compagne inséparable de la vertu.

Conduisez l'innocence au bord des précipices;
Étalez à ses yeux les plus affreux supplices;
Son cœur est exempt de remords,
Son front demeure inaltérable.
L'aspect de l'empire des morts
Ne fait pâlir que le coupable.

Psyché, environnée de la pompe funebre qui sembloit la conduire au tombeau, marchoit les yeux baissés, et se disoit :

Je n'ai rien fait aux dieux; que peuvent-ils me faire?
S'ils desirent ma mort, je ne puis m'y soustraire;
Mais peuvent-ils la desirer?
Je n'ai vécu que pour les adorer;
J'ai mis mon bonheur à leur plaire.
Le pauvre est mon ami, le malheureux mon frere.

J'emporte leur amour et leurs tendres regrets.
Mon cœur est aussi pur que le jour qui m'éclaire.
Hélas! plus je me considere,
Moins je prévois mon sort. Je m'y résigne; mais
Je n'ai rien fait aux dieux, que peuvent-ils me faire?

Cependant on arrive au rocher fatal. Là, le pere de Psyché, courbé sous le poids des ans et de la douleur, lui fait ses derniers adieux. La reine, pour la derniere fois, la presse douloureusement dans ses bras maternels; et ses sœurs, en sanglotant, versent les pleurs qu'elles avoient réservés pour cette derniere scene.

Seule au milieu de ce désert épouvantable, Psyché promene long-temps ses regards sur les rochers, les bois et les abymes qui l'environnent. A tout moment elle croit voir sortir de ces antres l'époux monstrueux auquel elle est destinée.

Tantôt se figurant un monstre horrible, immense,
Ses transports furieux, ses longs mugissements,
Elle frémit et croit d'avance
Expirer de frayeur dans ses embrassements.
Tantôt entrevoyant un rayon d'espérance:
Ne puis-je pas, dit-elle, appaiser son courroux?
Si ce monstre m'épouse, il m'aime;
S'il m'aime, il cessera bientôt d'être le même;
De me plaire il sera jaloux;
Moi je ferai tout pour lui plaire.
Je puis changer son caractere;

L'Amour peut le rendre plus doux...
Je ne crois pas que j'en meure.
C'est un monstre, à la bonne heure;
Mais enfin c'est un époux.

Tandis que Psyché se livroit à ces réflexions consolantes, Zéphyre, par l'ordre de Cupidon, voloit au séjour du Sommeil pour implorer son secours.

Le Sommeil repose dans une grotte * sombre et tranquille, située au milieu de la ville des Songes. Les habitants de cette ville en sortent par deux portes opposées; l'une, faite de corne transparente, est la porte des Songes véridiques; l'autre, d'un ivoire éclatant, sert de passage aux Songes menteurs.

Ces démons fantastiques prennent à leur gré mille figures, mille costumes différents pour aller accueillir les étrangers sur le chemin qui conduit à leur ville.

Les Songes véridiques font voir aux sages qu'ils favorisent, les projets des hommes s'envolant en fumée; les protecteurs de cour vendant de l'orviétan pour des louanges; les héros, géants en perspective, *Lilliputiens* à quatre pas; les astronomes tourbillonnant parmi les spheres, les mondes, les rêves et les planettes, et se per-

---

* Ovide place le Sommeil dans une grotte; Lucien dans une ville: j'ai réuni ces deux opinions.

dant au sein du vuide, avec les atomes ronds et crochus ; les orateurs à la mode, dos à dos avec le génie, attrapant en l'air des bluettes comme des papillons ; des poëtes délicieux brodant des arabesques au tambour ; des agriculteurs académiques, plantant quatre grains de blé dans quatre tasses de porcelaine, pour calculer le produit des quatre parties du monde ; des financiers, devenus pasteurs, tondant, avec des ciseaux économiques, leurs brebis jusqu'au sang, puis, les abandonnant aux écorcheurs subalternes. Enfin, à travers le prisme de ces songes, qui réduit tout à sa juste valeur, le sage voit tour à tour

L'orgueil tapi sous l'humble froc,
L'Amour brûlant sous la chaste étamine,
L'ambition creusant pour sa propre ruine,
La fragile vertu brisée au moindre choc,
L'esclavage assis sur le trône,
Les soucis voltigeant autour de la couronne,
La véritable royauté
Réduite à l'empire suprême
Que l'homme exerce sur lui-même
Dans une sage obscurité ;
Les vrais biens chez la pauvreté,
La pauvreté chez l'opulence,
Le faux éclat dans la splendeur,
Les seuls plaisirs dans l'espérance,
Les tourments dans la jouissance,
Et le néant dans la grandeur.

Les Songes menteurs, bien plus nombreux que

les premiers, se présentent aux simples commis sous les traits, tantôt du valet-de-chambre, tantôt de la sultane favorite d'un commis en chef; et pour accueillir celui-ci, ils prennent le masque riant d'un contrôleur-général. Ils expédient, pour les gens à projet, des brevets d'invention, des priviléges exclusifs, et leur assurent des résultats de mille pour cent. Plusieurs offrent aux filles nubiles une longue suite d'aspirants; aux femmes mariées, le convoi funebre de leurs époux; aux veuves, les apprêts de leurs secondes noces. Ceux-ci étalent aux jeunes médecins les pestes, les épidémies, les villes et les campagnes couvertes de moribonds implorant leur science divine, et leur tendant une bourse ronde qui tombe de leur main défaillante. Ceux-là montrent aux jeunes orateurs de Thémis la discorde universelle divisant les familles, des milliers de mains ouvertes pour donner ou pour applaudir, et le Pactole roulant ses flots dans l'antre de la Chicane. Quelques-uns font appercevoir aux nourrissons des Muses, des fauteuils académiques, des berceaux de lauriers, et leurs bustes de marbre noircis dans les places publiques par les siecles et par l'encens. Quelques autres réalisent, aux yeux des calculateurs et des physiciens, des bateaux qui remontent seuls le cours des fleuves rapides, des globes dirigés dans l'air contre l'air même, des chaussures pour danser sur l'onde à pied sec, des chars volant vers la

lune, des quadratures de cercle, des pierres philosophales, des cabriolets qui, de leur propre mouvement, partent en poste pour l'Espagne, etc. etc. Mais parmi ces aimables imposteurs

Il en est un, le plus flatteur de tous,
Qui quelquefois à l'ami d'Émilie
Offre les traits de son amie
Qui lui sourit, et fait mille jaloux.
Hélas! je n'oserois le croire,
Ni vous consulter sur mon sort.
Oserois-je pourtant vous demander s'il sort
Par la porte de corne, ou par celle d'ivoire?

LETTRE LIV.

PSYCHÉ.

Après avoir traversé la ville des Songes, Zéphyre arrive à la grotte profonde où repose le Sommeil, fils de l'Érebe et de la Nuit, et frere de la Mort.

Là, sur un lit de plume oiseuse,
Etendu monacalement,
Le dieu savoure mollement
Une langueur voluptueuse.
Sur ses traits riants et fleuris
Brille la fraîcheur printaniere
D'un chérubin, d'une houris,
Ou d'un chanoine qui digere.

Le dispensateur du repos
Dort entouré de somniferes,
De gazettes et de pavots,
D'opium et de commentaires,
De nénufar et de journaux.
Près du lit une source pure,
Sur les cailloux et la verdure
Roulant son cristal argenté,
Le long de sa rive fleurie,
Appelle la mélancolie
Et murmure la volupté.

Jamais, dans sa course brûlante,
Phœbus, sur ces paisibles lieux,
N'a dardé les traits radieux
De sa lumiere étincelante.
Un crépuscule foible et doux,
Une lueur mystérieuse,
Un demi-jour de rendez-vous,
Une fraîcheur délicieuse,
Tout inspire cette langueur,
Cette paisible léthargie,
Où l'homme, rêvant le bonheur,
Poursuit le rêve de la vie.
Des vains songes autour de lui
Voltige la troupe empressée,
Et leurs ailes de l'eau d'oubli
Semblent secouer la rosée.

Près du lit sombre où repose le Sommeil, Zéphyre apperçoit ses trois enfants *, Morphée, Phobétor et Fantase.

Morphée tenoit une poignée de pavots. Son nom signifie figure ou image, parce que, durant le regne de son pere, il se présente souvent à nous sous la figure des êtres qui nous intéressent.

---

* On donnoit au Sommeil jusqu'à mille enfants, qui, sans doute n'étoient autres que les Songes dont il est le pere, et dont la mere est l'Imagination.

Dans ses déguisements, je crois
Qu'il met de la coquetterie,
Car je l'ai vu, plus d'une fois,
Se présenter à moi sous les traits d'Émilie.

Le terrible Phobétor, ou Fantôme, enveloppé de draps mortuaires et de tristes lambeaux, porte sur un corps immense une figure blême et décharnée.

C'est le dieu des esprits. Autrefois sa puissance
Dominoit un empire immense;
Mais aujourd'hui son empire n'est plus
Qu'un empire *in partibus*.

Enfin, le troisieme enfant du Sommeil, la capricieuse Fantase, ou Fantaisie, change de figure à chaque instant, rit, pleure, desire, dédaigne, va, revient, court, s'arrête, et trouble la cervelle de tous ceux qu'elle approche.

Hélas! si la Fantaisie
Est fille du Sommeil, dans ce bon univers,
Que de belles, mon amie,
Sommeillent les yeux ouverts!

Au milieu de cette cour silencieuse, Zéphyre s'avance légerement vers le Sommeil, souleve le noir rideau de son lit d'ébene, et entrevoit le dieu assoupi, tenant une corne d'abondance, attribut de la paix qu'il inspire. Zéphyre, par un

léger battement d'ailes, l'éveille doucement, et lui dit :

Si, pour vous couronnant les Songes
Des roses de la volupté,
L'Amour embellit leurs mensonges
Des charmes de la vérité,
Sommeil, écoutez sa prière :
L'Amour qui seul fait obéir
Le puissant maître du tonnerre,
Qui, dans les enfers, sur la terre,
Seul peut tout, ne peut endormir
Les yeux d'une simple bergere.
De Psyché fermez la paupiere,
Et, jusques à l'aube du jour,
Loin de cette belle endormie,
Chassez la brûlante insomnie,
Inséparable de l'Amour.

Le Sommeil se leve à ces mots; il étend ses ailes sombres, qui embrassent à la fois la moitié de l'univers; et, guidé par Zéphyre, il arrive au rocher fatal où Psyché tremblante attend son époux. Le dieu du repos plane sur sa tête, la couvre de pavots, et revole en silence vers son antre paisible.

Alors Zéphyre, prenant doucement Psyché dans ses bras, la porte au pied du rocher, dans un jardin délicieux, et la couche sur un gazon ombragé de myrte, et parsemé de violettes. Cet

N.° 23

Zéphyre prenant doucement Psyché dans ses bras.
La porte au pied du rocher dans un jardin délicieux.

ombrage est si frais que nous ferons bien, Émilie, de nous y reposer aussi ;

Et là, si vous daignez m'en croire,
Interrompant cet entretien,
De Psyché, quelque temps, vous oublirez l'histoire,
En faveur de l'historien.

LETTRE LV.

PSYCHÉ.

O QUELLE sérénité pure!
Est-ce ici le séjour des dieux?
Est-ce la main de la Nature
Qui, dans ces prés délicieux,
A semé de ces fleurs l'émail sur la verdure?
De ce palais brillant la simple majesté,
Ces bosquets, ces jardins, cette grotte profonde,
Le cristal même de cette onde,
Tout, jusqu'à l'air, me paroît enchanté.
Il me semble que je respire
La tendresse et la volupté!
Je suis heureuse... et pourtant je soupire!...
Que manque-t-il encore à ma félicité?
Et qu'est-ce donc que je desire!

Ainsi parloit Psyché en s'éveillant à l'ombre d'un berceau de myrte. Après le premier moment d'extase, elle se leve, marche vers le palais, et le parcourt avec ravissement. L'architecture de l'édifice, et les riches ornements qui le décorent, portent l'empreinte d'une main divine. Cependant, au milieu de cette magnifique demeure, Psyché ne rencontroit pas même l'ombre d'un humain.

Cette solitude profonde
Commençoit à la désoler :
Dans le plus beau palais du monde,
On veut trouver à qui parler.

Enfin, une voix foible et tendre lui dit : Psyché, vous êtes reine de ce palais. N'ordonnez pas; desirez seulement. Psyché desire, et tour à tour une toilette brillante, un concert divin, un festin délicieux se présentent devant elle. Servie par une cour nombreuse, elle l'entend sans la voir ; bien différente des rois qui souvent voient la leur sans l'entendre.

Le soir, cette cour invisible assiste au coucher de la nouvelle reine, et se retire.

Tout-à-coup, au milieu des ombres de la nuit,
Les rideaux s'ouvrent à grand bruit.
Psyché sent une main, frissonne et la repousse.
« Ah! que le monstre a la main douce ! »
Réfléchit-elle ; « hélas ! que n'est-il aussi doux ! »
Mais une voix plus douce encore
Lui dit : « Psyché, c'est moi qui vous adore
« Et que l'Amour vous donne pour époux.
— « Puisque le ciel le veut, dévorez-moi, dit-elle ;
« Me voici. — Moi, vous dévorer !
« Moi, votre amant soumis ! moi, votre époux fidele !
— « Hélas ! comment puis-je espérer
« Ces procédés d'un monstre? — Un monstre, quand il aime,
« Tout monstre qu'il est, s'embellit ;
« L'Amour embelliroit la laideur elle-même.
« Le bonheur vous attend, si mon cœur vous suffit.

— « Le bonheur ! ah ! pourquoi m'en offrez-vous l'idée ?
« Et comment me prouver ce que vous m'avez dit ? »
J'ignore ce qu'il répondit ;
Mais elle fut persuadée.

Le lendemain, Psyché, à peine éveillée, étend les bras, et cherche son époux à ses côtés. Mais il avoit disparu. Aussi-tôt elle visite le palais, les jardins, les bosquets et les antres solitaires, dans l'espérance d'y trouver le monstre. A chaque pas, sous chaque berceau, elle croit l'apercevoir. La pauvre Psyché se fait des monstres de tout. Enfin, épuisée de lassitude, elle s'assied sur un banc de gazon ; et là, au défaut de la vue, le toucher servant sa mémoire, elle se trace ainsi le portrait du monstre qui la tourmente :

D'abord sa figure est ovale ;
Des deux côtés, une fossette égale,
Quand il sourit, se creuse au-dessus du menton.
Il doit me dévorer, dit-on...
Ah ! pour me dévorer, sa bouche est trop mignone.
Ses cheveux, sur son front, forment une couronne ;
Mais sont-ils noirs ou châtains ? Non ;
Ni l'un ni l'autre : noirs, leur tresse
Seroit plus rude, et châtains, plus épaisse.
J'en conclus que le monstre est blond.
Il est blond... De-là je soupçonne
Que sans doute il a les yeux bleus ;
Deux grands yeux en amande, ardents, voluptueux,
Qu'un double sourcil brun de son arc environne.

Comme il doit avoir un beau teint!
Comme il a la peau veloutée!
Comme sa poitrine agitée
Exhale, en soupirant, la fraîcheur du matin!
Et sa taille svelte et légere!
Ses pieds pas plus grands que ma main,
Sa main, celle d'une bergere;
Et de si jolis petits doigts!
Et son cœur palpitant à peine
Sous un sein d'ivoire! et sa voix
Aussi douce que son haleine!...
Le joli monstre que voilà!
Vous dont l'amitié me regrette,
Mes compagnes, je vous souhaite
Des monstres tels que celui-là.

Ces réflexions redoublerent la curiosité de Psyché, et l'attente lui rendit la journée éternelle. Enfin, la nuit tardive ramena l'époux invisible. Psyché l'entendant approcher, lui dit:

Aimable monstre, au nom de notre ardeur,
Pour me prouver que j'ai du crédit sur votre ame,
Daignez à mes regards vous offrir. Quoique femme,
Je suis brave, et de vous je n'aurai jamais peur.

Psyché, reprit l'époux, craignez la curiosité; elle est souvent l'écueil du bonheur. Vos sœurs sont atteintes comme vous de cette maladie. Demain elles viendront sur le rocher où vous fûtes exposée, et vous appelleront à grands cris. Si vous leur répondez, vous êtes perdue.

La pauvre Psyché, confondue de cet ordre absolu, répondit en sanglotant :

« Les maris se ressemblent tous!
« On me l'avoit bien dit!... Je conviens qu'un époux
« Peut demander à son amie
« Quelque sacrifice léger;
« C'est l'usage;... mais exiger
« Le silence d'abord... Voyez la tyrannie! »

« Eh bien! répliqua l'époux, touché de ses larmes, je vous permets de voir vos sœurs; comblez-les même de présents; mais défiez-vous de leurs perfides conseils. »

Dès le matin, les sœurs arrivent sur le rocher. Psyché les entend, et ordonne à Zéphyre de les apporter dans son palais. Après les premieres caresses, les deux aînées admirent le séjour de leur cadette; et tandis que l'envie tout naturellement succede à l'admiration, la curiosité multiplie les questions indiscretes:

« Quel est donc votre époux? que dit-il, que fait-il?
« Est-il jeune, est-il beau, de face ou de profil?
« Est-il grand ou petit? est-il froid, est-il tendre?
« Vif ou lent? triste ou gai? maussade ou complaisant?
« Dites-nous tout enfin! Voilà, quant à présent,
« Le peu que nous brûlons d'apprendre. »

A tant de questions, Psyché, confuse de ne pouvoir répondre, dit à ses sœurs : Mon époux est un jeune prince qui passe tout le jour à la

chasse. Puis elle les combla de présents, et Zéphyre les reporta dans le palais de leur pere. Là, le cœur gonflé de rage et de dépit, elles se répétoient sans cesse :

« Quoi! tandis que Psyché, dans cet aimable lieu,
« Pour époux a peut-être un dieu,
« Nous, malheureuses que nous sommes,
« Avec nos princes pituiteux,
« Podagres, catarreux, quinteux,
« Nous n'avons pas même des hommes!
« L'orgueilleuse, à travers sa perfide douceur,
« N'avez-vous pas démêlé sa noirceur?
« Elle rit de notre détresse!...
« Vengeons-nous! vengeons notre honneur,
« Et l'affront que le sort a fait au droit d'aînesse. »

La nuit suivante, l'époux de Psyché l'embrassa tendrement, et lui dit : « Ma chere épouse, bientôt vous deviendrez mere d'un fils qui, si vous êtes discrete, sera immortel, et mortel si vous parlez. »

— « Eh! quel secret par moi peut être répété?
« Vous me les cachez tous! — C'est par égard, madame:
« Un époux qui chérit sa femme,
« Ménage sa fragilité. »

Cette excuse, loin de satisfaire Psyché, ne fit qu'augmenter son dépit; et le lendemain, ses sœurs ayant remarqué sa tristesse, elle leur en découvrit ainsi le motif :

« J'adore mon époux, et ne puis le connoître.
« Il se cache et se tait; c'est, dit-il, pour mon bien!
« De ma discrétion vous m'en vouliez peut-être,
« Mais si je n'ai rien dit, c'est que je ne sais rien. »

Aussi-tôt les deux sœurs, profitant de cet instant de défiance, prirent Psyché par la main, et lui dirent, avec un ton de confidence perfide :

« Puisqu'il se cache, il est coupable.
— « Coupable? hélas! de quoi? — D'un projet exécrable
« Qui vous menace. — Moi! — Laissez-vous éclairer:
« Dès que vous serez mere, il doit vous dévorer.
— « Il est si foible; il sort à peine de l'enfance....
— « Le crime est toujours fort auprès de l'innocence.
— « Il m'aime tant! — L'amour est un masque trompeur.
« Et puisqu'il vous caresse, il vous trahit, ma sœur.
— « Qui vous l'a dit? — L'expérience. »

« Voici, poursuivirent-elles, le seul moyen de vous sauver, vous et votre enfant. Cachez près du lit nuptial ce glaive et cette lampe nocturne; dès que le monstre sera endormi près de vous, levez-vous sans bruit, découvrez la lampe, prenez-la d'une main; de l'autre, saisissez le glaive, approchez du monstre, et tranchez-lui la tête. »

A ces mots, les deux charitables sœurs donnent tour à tour à Psyché un baiser d'encouragement; puis retournant au palais de leur pere, elles se disent en confidence :

« Quand on saura la chose, on ne pourra la croire.
« Quel éclat scandaleux! quel plaisir de conter,
« De broder les détails, d'aigrir, de commenter,
« Et d'enrichir le fond d'une si belle histoire! »

Psyché, seule chargée de tout le poids de la conjuration, attendit la nuit en tremblant. Il sembloit qu'elle pressentît le triste succès de cette espece de complot, que l'Amour punit presque toujours à l'instant même du dénouement. Ah! si elle eût pu me consulter, comme je l'aurois guérie de cette fausse bravoure! Car vous savez qu'à cet égard je puis servir d'exemple aux téméraires :

Depuis un mois, je vous aimois,
Lorsque, de vos liens, je voulus pour jamais
Délivrer mon ame asservie.
J'allai, pour m'affranchir, vous braver, Émilie;
Mais, tout fier que j'étois, un regard m'étonna;
Un sourire me dit : *Soyons amis, Cinna;*
Et je m'engageai pour la vie.

LETTRE LVI.

PSYCHÉ.

Vers le milieu de sa carriere
La nuit arrive ; tout s'endort :
Le docteur sur un commentaire,
Le rentier sur un coffre-fort;
Le calculateur sur Barême,
L'entrepreneur sur un projet,
Le sermoneur sur un carême,
Le ministre sur un placet,
L'orateur sur un syllogisme,
L'historien sur un anachronisme;
Le poëte, auprès d'un sonnet,
Ronfle sur un épithalame;
L'avare bâille en comptant ses écus,
L'astronome en lorgnant Vénus,
L'époux en souhaitant bonne nuit à sa femme.

Celui de Psyché sommeille la tête penchée sur le sein de son épouse. Alors celle-ci, dégageant peu à peu ses bras entrelacés avec ceux du monstre, se glisse doucement hors du lit, et marche à tâtons vers l'endroit où elle a caché la lampe et le glaive. Elle découvre l'une et saisit l'autre. Le glaive mal assuré étincelle dans sa main droite, à la lueur de la lampe qui tremble

N°. 24

Peignez-vous de Psyché l'extase et le délire,
Vous, qui savez tout ce qu'amour inspire.

Halle

dans sa main gauche. En cet état, le sein palpitant, l'œil fixe et les bras étendus, d'un pied craintif elle s'approche du lit nuptial. A chaque pas, la figure du monstre varie et s'adoucit à ses yeux.

A quinze pas c'est un jeune chasseur,
Et si ce n'est Adonis ou Céphale,
Ce doit être leur frere; à dix pas c'est leur sœur;
A huit pas c'est une vestale;
A cinq à six pas, tour à tour,
C'est un dieu, c'est une déesse;
A quatre, c'est Zéphyre; à trois, c'est la Jeunesse;
A deux, c'est le Printemps; et plus près c'est l'Amour.

Peignez-vous de Psyché l'extase et le délire,
Vous qui savez tout ce qu'Amour inspire
Au cœur qui le connoît pour la premiere fois.
Psyché, près du dieu qu'elle admire,
Apperçoit un arc, un carquois,
En tire un trait avec adresse;
Du bout du doigt veut l'essayer, se blesse,
Le laisse échapper, et soudain
Brûle d'amour pour l'Amour même.
Quelle ivresse, quel feu doit embraser son sein!
Comme l'on doit aimer le dieu par qui l'on aime!
L'épouse de l'Amour, sans troubler son repos,
En s'inclinant sur lui respire son haleine,
Baise ses yeux fermés, mais les effleure à peine,
De peur d'en souffler les pavots.
Par malheur de la lampe, entre ses mains tremblante,
Sur le sein de l'époux une goutte brûlante

Tombe !... Le dieu s'éveille et s'enfuit sans retour !
Et voilà ce qu'on gagne à voir de près l'Amour.

En vain Psyché, pour le retenir, saisit son pied au moment où il s'envole, et se laisse enlever avec lui ; bientôt elle retombe, et froissée de sa chute, anéantie de douleur, elle reçoit ces funestes adieux : « Ingrate Psyché ! ma mere « m'avoit ordonné de vous donner un monstre « pour amant ; je me suis donné moi-même ; et, « pour prix de ma tendresse, vous voulez m'ôter « le jour avant même de me connoître. Adieu : « je punirai vos perfides sœurs ; et vous, je vous « abandonne. »

Revenue de son accablement, Psyché ouvre ses yeux baignés de pleurs ; mais la lumiere lui est odieuse et la vie insupportable. L'œil égaré, les cheveux épars, elle court au rivage d'un fleuve voisin, s'élance et s'y précipite.

Le fleuve avec respect la reçoit dans ses ondes.
Les Naïades, du sein de leurs grottes profondes,
Sortent pour l'admirer. Dans ses bras amoureux
Le dieu la souleve et la presse ;
De ses flots argentés doucement la caresse,
Et par cent détours sinueux,
Cent fois revenant sur lui-même,
Prolonge le bonheur d'embrasser ce qu'il aime.
Enfin au pied d'un saule, ornement de ces bords,
Appercevant un lit de mousse et de verdure,
Il y vient lentement déposer ces trésors
Dont s'enorgueillit la Nature.

Sur ces bords enchantés, depuis cet heureux jour
Les oiseaux caressants, les zéphyrs, l'onde pure,
Semblent dire par leur murmure:
Ici se reposa l'épouse de l'Amour.

Psyché, ne pouvant ni supporter la vie, ni trouver la mort, s'abandonne à sa destinée, et suit au hasard le premier chemin qui se présente devant elle. Après trois jours d'une marche pénible, ce chemin la conduit à la petite ville où regne sa sœur aînée. Psyché lui annonce que l'Amour vient de l'abandonner pour épouser sa seconde sœur. L'aînée, furieuse de cette préférence, vole au palais pour en avoir raison. Aussi-tôt Psyché court annoncer tout le contraire à la cadette, qui, pour supplanter l'aînée de la famille, vole au palais peu de temps après elle.

Observez qu'en dépit de sa naïveté,
L'innocente Psyché, pour fuir la vérité,
A pris deux fois un détour circonflexe,
Je ne sais si c'est par oubli,
Ou pour payer le tribut à son sexe;
Mais je sais bien qu'elle a menti.

Déja ses sœurs sont, l'une et l'autre, victimes de ce double mensonge. En arrivant tour à tour sur le rocher, elles appellent le Zéphyr jusqu'ici fidele à leurs ordres; et, croyant s'abandonner dans ses bras, elles se précipitent et disparoissent au fond de l'abyme qui environne le jardin de

l'Amour. Cependant la Renommée va trouver Vénus chez Thétis, et lui apprend que son fils est malade.

— Malade ! lui, mon fils ! de quoi ? — D'une brûlure.
— Hélas ! qui l'a brûlé ? — Son épouse... — Comment !
Mon fils est marié ? sans mon consentement !
— Oui, suivant le droit de nature.
—Eh! quelle est son épouse?—Un chef-d'œuvre des cieux
Que l'on nomme Psyché. — Grands dieux !
Cette petite créature,
Après avoir usurpé mes autels,
M'ose enlever mon fils !... Je suis d'une colere !...
Tout le tiers-état de la terre
Va bientôt supplanter l'ordre des Immortels !

En parlant ainsi, la mere de l'Amour vole à l'Olympe. Là, elle trouve son fils souffrant et couché. Elle lui lance un regard sévere ; et après avoir examiné sa blessure : Je vous amene, dit-elle, un médecin, qui, en peu de temps, saura vous guérir. A ces mots, l'Amour levant les yeux, apperçoit auprès de sa mere une figure béante sur un corps maigre et long.

Ce fantôme femelle, au teint blême, aux yeux creux,
Est frere de la Médecine.
Le seul point sur lequel ils different entr'eux
C'est que l'un exténue et que l'autre assassine.

Plus l'Amour considere cette pâle effigie, moins il la reconnoît. En vain parcourt-il en idée tous les lieux qu'il habite ordinairement,

les boudoirs des dieux et des princes, les petites maisons des disciples de Plutus, les cellules des prêtres de Jupiter, de Junon, et sur-tout de Cypris; en aucun de ces séjours il n'a rencontré ce spectre inconnu. Enfin Vénus, pour le tirer d'inquiétude, lui dit : Mon fils, vous voyez la Diete; fiez-vous à ses soins, votre guérison est infaillible.

Vénus avoit tort : l'abstinence
Ne guérit point l'amour. Vous avez mis le mien
Au régime de l'espérance;
Ce régime-là n'y fait rien.
Donnez-lui donc quelque substance,
Puisqu'il est décidé d'avance,
Que jamais je ne guérirai,
Qu'à ses desirs enfin votre amitié se rende.
Au malade désespéré,
Refuse-t-on ce qu'il demande ?

LETTRE LVII.

PSYCHÉ.

PSYCHÉ, veuve avant d'être mere, erroit au gré de sa douleur, et cherchoit son époux dans tout l'univers. Durant ce pénible voyage, elle apperçoit au sommet d'une montagne un temple dédié à Cérès. Elle y porte ses pas, et adresse sa priere à la déesse : « Souffrez, lui dit-elle, que « pour échapper aux persécutions de Vénus, je « me cache sous ces épis que la piété consacre sur « vos autels. » Cérès lui répond en soupirant :

« Je voudrois vous soustraire aux fureurs de Cyprine,
« Et vous cacher à ses regards.
« Elle a tort, j'en conviens ; mais elle est ma cousine,
« Et les cousins se doivent des égards. »

Congédiée par Cérès, la veuve de l'Amour se présente chez Junon, et lui fait la même priere. En écoutant les plaintes de Psyché contre Vénus, Junon s'écrie :

« C'est bien le cœur le plus vindicatif !
« C'est le fléau de toute ma famille !
« Mais enfin c'est ma belle-fille ;

« Il faut que je me plie à cet esprit rétif.
« La loi blâme d'ailleurs quiconque favorise
« Aucun esclave fugitif ;
« Ainsi, ma pauvre enfant, Jupiter vous conduise. »

Après ce second refus, Psyché n'osa plus se présenter chez aucune déesse. Elle ne voyoit dans tout l'Olympe que des sœurs, des nieces, des tantes et des cousines de Vénus, qui, tour à tour, la renverroient par des considérations d'alliance ou de parenté. Dans cette extrémité, elle prit le parti d'aller elle-même se mettre à la discrétion de Cypris, espérant, par ce trait de noblesse, exciter sa générosité.

Cependant Vénus, fatiguée de chercher en vain sa rivale, va trouver Mercure et lui dit : « Mon frere, j'ai gravé sur ces tablettes le signa- « lement d'une esclave fugitive, et la récompense « promise à celui qui me la ramenera. Allez, et « publiez cet écrit. » Aussi-tôt Mercure parcourt les grands chemins, les carrefours, les ports, les marchés et les places publiques, qui, comme l'on sait, composent ses domaines, et lit à haute voix l'édit suivant :

Vénus, déesse de Cythere,
A tous les amants de la terre
Salut ! Savoir faisons que, depuis quelque temps,
Certaine esclave assez jolie,
Que l'on nomme Psyché, beaux cheveux, belles dents,
Petit minois de fantaisie,
Age de quatorze à quinze ans,

A pris la fuite. S'il arrive
Qu'un mortel, par hasard, la trouve en son chemin,
Et ramene à Paphos la jeune fugitive,
En la recevant de sa main,
De sept baisers comptant Vénus lui fait promesse,
Et sera le dernier de tous
Assaisonné par la déesse
De tout ce qu'un baiser peut avoir de plus doux.

Soudain les mortels, avides d'une telle récompense, se mettent tous à la poursuite de Psyché. Trompés par son signalement, ils arrêtoient sur les chemins et aux portes des villes, la jeunesse et la beauté comme suspectes.

Tel fut en ce temps-là, le caprice du sort,
Qu'il devint dangereux d'être jeune et jolie,
Et que vous n'auriez pu voyager, Émilie,
Sans vous munir d'un passe-port.

Tandis que les hommes cherchoient Psyché sur la terre, elle étoit aux genoux de Vénus, et s'abandonnoit à sa générosité. Mais la déesse oubliant que le pardon est la seule vengeance digne des dieux, la faisoit charger de fers, et ordonnoit à ses nymphes de la frapper de verges. Au milieu de ses tourments, Psyché la conjuroit d'avoir au moins pitié de son état, et de considérer qu'elle alloit être mere. A ces mots, Vénus, outrée d'un nouveau dépit, s'écrioit avec fureur :

« Tu ne survivras pas à ce nouvel outrage !...
« Frappez ! frappez jusqu'à la mort !
« C'est peu d'aimer mon fils, l'insolente ose encor
« Me rendre grand'mere à mon âge ! »

En parlant ainsi, elle la frappoit elle-même au visage, et déchiroit ses vêtements. Mais apprenant que l'Amour exténué par le régime de la Diete, venoit de tomber en foiblesse, elle abandonne sa victime, vole à l'Olympe, prend son fils dans ses bras, le ranime contre son cœur, et passe la nuit auprès de lui. Le chagrin et l'insomnie firent pâlir la mere de l'Amour. Au jour naissant, elle s'en apperçut; et ayant fait venir Psyché : Allez, lui dit-elle, allez chez Proserpine, et dites-lui de ma part : Vénus vous demande une boîte de beauté, pour réparer celle qu'elle a perdue pendant la maladie de son fils.

Psyché devoit succomber dans ce message; mais elle descendit au sombre Averne avec cette sécurité qui accompagne l'innocence, et tous les obstacles s'évanouirent sous ses pas.

Les Ombres à l'envi planerent autour d'elle,
Cerbere, en murmurant, lécha ses jolis pieds,
Et l'avare Caron, deux fois dans sa nacelle,
Lui fit passer le Styx sans lui dire : Payez.

Proserpine elle-même, touchée des graces naïves de Psyché, lui dit, en lui remettant la

boîte de beauté : « Que Vénus est heureuse d'avoir une si aimable messagere ! J'en suis jalouse ; et si ce n'étoit par égard pour elle, je serois presque tentée, mon enfant, de te recommander à mon premier médecin, qui, avec une simple ordonnance, te placeroit auprès de moi pour toujours. Mais Vénus m'en voudroit, et elle auroit raison. Adieu, porte-lui cette boîte, et garde-toi bien de l'ouvrir; tu n'en as pas besoin. »

La défense aiguillonne la curiosité. Psyché, en revenant des enfers, tournoit, retournoit et secouoit la boîte pour soupçonner au moins ce qu'elle pouvoit contenir; puis elle disoit en elle-même :

En vérité, je voudrois bien savoir
Quelle figure peut avoir
La beauté renfermée ainsi dans une boîte...
« Garde-toi de l'ouvrir ; tu n'en as pas besoin, »
M'a-t-elle dit. C'est bien honnête!...
Si pourtant je pouvois en voir un petit coin!
Sur mainte table de toilette,
J'ai vu du noir, du blanc et du rouge apprêté ;
Tout cela n'est pas la beauté.
De celle que je tiens, si j'avois la recette,
Combien j'obligerois mon sexe!... Il est certain
Que je puis, sans être indiscrete,
Envier le secret d'obliger mon prochain.

Malgré cette apologie intérieure, Psyché, conservant un reste de scrupule, n'osoit ouvrir

la boîte; mais elle la laissoit tomber par distraction, afin qu'elle s'ouvrît par accident. Enfin, l'accident n'arrivant pas assez tôt, Psyché innocemment aida un peu la catastrophe, en poussant, sans le vouloir, le couvercle de la boîte en dehors; mais au lieu d'y trouver la beauté, elle en vit s'exhaler une vapeur infernale, qui, l'enveloppant tout-à-coup, la plongea dans un sommeil léthargique.

Heureusement l'Amour, alors convalescent, se promenoit ce jour-là pour la premiere fois.

Sans doute il existe un génie
Qui conduit les amants : à chaque instant du jour,
C'est lui qui sur vos pas me conduit, Émilie,
Et ce fut lui, je le parie,
Qui vers Psyché guida l'Amour.

Ce dieu, recueillant la vapeur mortelle dans la boîte, la referme avec soin, éveille son épouse, l'embrasse tendrement, et lui dit : Hâtez-vous, ma chere Psyché, de porter cette boîte à ma mere; et moi, je vais supplier Jupiter de consentir à notre hymen.

Déja Vénus, irritée de voir sa beauté flétrie, avoit brisé, de dépit, trois miroirs trop véridiques; elle en consultoit un quatrieme qui alloit subir le même sort, lorsque Psyché lui présenta la boîte mystérieuse. Jamais la reine de Cythere n'en avoit si bien reconnu tout le prix.

Tandis qu'elle la recevoit des mains de Psyché, l'Amour foible et tremblant, arrivoit au palais céleste, et se jetant aux pieds de Jupiter : Mon pere, s'écrioit-il, ou accordez-moi Psyché pour épouse, ou laissez-moi mourir ; car, sans elle, l'immortalité m'est insupportable. Le bon Jupiter attendri, releve son petit-fils avec une feinte sévérité. Je sais, lui dit-il, je sais ce que je voudrois ignorer. Mon fils, la faute est grave... — mais unique ; et quel dieu peut en dire autant ?

A cet argument direct, Jupin, faisant un retour sur lui-même, ajoute avec une bonté de circonstance : « Je consens à réparer une premiere erreur, pourvu qu'à l'avenir vous me juriez une sagesse.... — égale à la vôtre, mon pere. »

Le roi du ciel, confus de l'éloge, rougit pour la premiere fois, assemble le conseil secret des dieux, et leur dit :

« Mon petit-fils a fait des siennes,
« Malgré son sourire enfantin,
« Tel que vous le voyez, c'est un franc libertin !...
« Mais je veux que tu t'en souviennes !...
« Qu'il eût formé là-bas une inclination,
« C'étoit bien ; mais dame Nature
« A poussé si loin l'aventure,
« Qu'il y paroît un peu, dit-on ;
« Or, mes enfants, le mariage
« Etant, dans la jeune saison,
« Le tombeau du libertinage,

« Je suis d'avis que, pour le corriger,
« Nous lui fassions épouser sa conquête.
— « Mais, mon pere, c'est déroger!
« Reprit Vénus. — Elle est d'une famille honnête,
« Répliqua Jupiter. — Oui, bon pour ces gens-là.
« Mais c'est une mortelle. — Ah! n'est-ce que cela
« Qui s'oppose à son alliance?
« En sûreté de conscience
« Votre fils pourra l'épouser,
« Et je me charge, moi, de l'immortaliser. »

A ces mots, les dieux applaudirent, et Vénus, réduite au silence, consentit à devenir grand'-mere.

Psyché, les yeux baissés, tenant ses deux mains croisées sur son petit sein maternel, fut présentée aux dieux, qui admirerent en elle la réunion intéressante des graces naïves de l'enfance et des prémices de la maternité. Jupiter la prenant par la main, lui dit en lui présentant l'ambroisie:

« Venez, Psyché, soyez ma fille.
« Recevez l'immortalité;
« Bientôt l'aimable Volupté
« Doit avec vous entrer dans ma famille. »

La prédiction de Jupiter ne tarda pas à s'accomplir. Peu de temps après, Psyché mit au jour cette aimable déesse avec laquelle, Émilie, vous m'avez un peu familiarisé. D'après les traits

que j'en vais tracer, décidez si j'ai su la connoître :

Aimer pour le plaisir d'aimer,
Épancher librement son ame toute entiere
Dans un cœur qu'on sait estimer;
D'un adorable caractere
Éprouver chaque jour la douce égalité,
N'y trouver de variété
Que dans mille moyens de plaire;
Entre les bras de la pudeur
S'abandonner à la tendresse;
Goûter avec délicatesse
Le prix de la moindre faveur;
Au sein du plus tendre délire,
Jouir de tout, ne perdre rien,
Heureux du peu que l'on obtient,
Plus heureux de ce qu'on desire;
Par la résistance irrité,
Et retenu par la décence,
En l'économisant, doubler la jouissance,
N'est-ce pas là la Volupté?

Telle est, Émilie, la fable de l'Amour et de Psyché. Vous saisirez aisément tous les traits de cette ingénieuse allégorie, dont je vous ai seulement extrait la substance. Apulée, qui paroît en être l'auteur, vous offrira des détails aussi multipliés qu'agréables, et notre immortel fabuliste *,

* Nous avons sur le même sujet un poëme dont j'aurois fait l'éloge, si je ne m'abstenois autant de louer les vivants que de blâmer les morts.

qui a composé un roman de ces aventures, vous intéressera par ces graces naïves qui n'appartiennent qu'à lui seul.

Après le divin La Fontaine
Il étoit dangereux d'essayer ce tableau.
Sans doute j'aurois dû m'en épargner la peine,
Pour ménager l'honneur de mon pinceau;
Mais je vous aime! Amour nous mene
Toujours trop loin, et nous fait tout oser.
Ce dieu m'excusera peut-être
D'avoir avec un si grand maître,
Osé presque rivaliser.
Sans être comme lui favorisé des Graces,
J'ai présumé, je ne m'en défends pas,
Qu'après avoir cueilli tant de fleurs sur vos pas,
J'en pourrois glaner sur ses traces.

LETTRE LVIII.

L'AMITIÉ.

Quoi ! je vous aurai parlé de la naissance, des exploits, du culte et des amours même de l'Amour, et je ne vous dirai pas un seul mot de l'Amitié !

Hélas ! les statues et les temples du fils de Vénus couvrent encore la terre ; ses loix se sont perpétuées jusqu'à nous ; nous les avons reçues de nos peres pour les transmettre à nos enfants, qui probablement les transmettront aux leurs. Et l'Amitié ? où sont les débris de ses autels ? qui nous a transmis ses loix ? Ses sujets, s'il en existe, osent à peine se montrer. Le culte de l'Amour est aujourd'hui la religion dominante, et les adorateurs de l'Amitié forment une secte obscure, qui n'a ni temple ni sacrificateurs.

Cependant les Grecs l'avoient divinisée. Ils l'appeloient la *Divinité des grandes ames ;* mais ce titre étoit purement honorifique.

Les vices couronnés des graces du bel âge,
Méprisés, mais charmants, sont l'objet de nos soins,
Tandis que les Vertus, avec un vieux visage,
En honneur parmi nous languissent sans témoins ;

On les adore d'autant moins,
Qu'on les respecte davantage.

Telle est la différence qui a toujours existé entre l'Amour et l'Amitié.

Il paroit que les Romains la consolerent un peu de l'oubli des Grecs. Ils la représenterent sous la figure d'une jeune fille, et je trouve qu'ils eurent raison. Quoique l'Amour préside au printemps, et l'Amitié à l'hiver de notre vie, peut-être devroit-on quelquefois donner à l'Amour les traits de l'Hiver, et à l'Amitié ceux du Printemps; car, comme nous l'apprend l'expérience,

Souvent l'Amour fait vieillir la jeunesse,
Et toujours l'Amitié rajeunit la vieillesse.

L'Amitié étoit représentée vêtue d'une tunique, sur les bords de laquelle on avoit gravé cette légende : *la mort et la vie.* Le sens de ces paroles s'explique de lui-même au cœur des vrais amis.

Le premier sentiment qui vient nous enflammer,
Jusques au tombeau doit nous suivre:
Quand on a commencé d'aimer,
Ne plus aimer c'est ne plus vivre.

Sur le front de la déesse, on lisoit cette inscription : *l'été et l'hiver*, pour désigner sans doute que l'Amitié n'appartient pas à la jeunesse, mais qu'elle est un fruit de la raison, qui

mûrit durant notre été, et dont nous jouissons dans notre hiver. Heureux, mon amie, ceux chez qui ce fruit se trouve prématuré!

La statue de l'Amitié avoit le côté gauche ouvert, et de l'index de la main droite elle découvroit son cœur, au milieu duquel étoient écrits ces mots : *de près et de loin.*

De loin comme de près on s'ouvre à son amie,
Qui mieux que moi doit le savoir!
En lui parlant, on croit la voir;
On la mene, en rêvant, le long de la prairie;
Près d'un saule on la fait asseoir.
On l'entretient longuement jusqu'au soir,
De ses desirs, de ses alarmes,
De ses projets, de son espoir.
Dans ses yeux se peint-on des larmes?
Ivre d'amour et de plaisir,
On l'embrasse en idée; et tandis que Zéphyr
Emporte le baiser, avec de nouveaux charmes,
Le cœur acheve de s'ouvrir:
Absente, on lui dit comme on l'aime;
On lui dit comme on est jaloux...
Si la belle étoit là, le diroit-on de même?
Oui, j'en réponds; tous les aveux sont doux
Quand ils nous sont dictés par la tendresse.
J'irois tous les jours à confesse,
Si je me confessois à vous.

La compagne ordinaire de l'Amitié étoit autrefois la Fidélité, qui, dit-on, accompagnoit même l'Amour : *que les temps sont changés!*

La Fidélité, dont on confond les attributs avec ceux de la Bonne-Foi, avoit à Rome, près du Capitole, un temple qui, dit-on, lui fut consacré par Numa Pompilius. La déesse étoit représentée les mains jointes, et vêtue d'une longue draperie blanche. C'est peut-être pour cette raison que Virgile l'appelle *Cana Fides;* d'autres prétendent qu'il a voulu, par cette épithete, désigner la vieillesse de la Fidélité, blanchie par son grand âge; mais cette interprétation ne peut plus lui convenir aujourd'hui :

Elle dure si peu, qu'on n'a pas le temps même
De la nommer Fidélité;
Si bien que c'est, en vérité,
Un enfant qui meurt sans baptême.

On place ordinairement au pied de cette déesse un chien blanc; ce symbole lui est commun avec l'Amitié. Il doit l'être en effet, puisque le chien réunit l'Attachement et la Fidélité.

Les prêtres de la Fidélité étoient vêtus, comme elle, d'une longue draperie blanche, qui leur couvroit la tête et leur enveloppoit les mains. Nos chevaliers d'industrie doivent sentir la justesse et la force de ce dernier emblême. Ces prêtres présentoient des offrandes dans le sanctuaire de la déesse, mais ils ne souilloient point ses autels du sang des victimes.

Sur le frontispice du temple, on voyoit deux mains droites qui se serroient étroitement. C'est

encore ainsi que nos marchands peignent au-dessus de leur porte l'enseigne de la *Bonne-Foi*, comme pour offrir au public le portrait au défaut de l'original.

Les Romains nous ont laissé un autre emblême de la Fidélité ; ce sont deux vierges qui, en se tenant par la main, se jurent une amitié fidele.

De ce fragile engagement,
Pour consolider la tendresse,
J'aurois subordonné la foi de leur serment
A la condition expresse
Qu'elles auroient à part chacune leur amant.

Ces monuments érigés en l'honneur de la Fidélité, ont été détruits par le Temps, et oubliés par l'Indifférence. Son nom même a été rayé du style moderne, par l'Inconstance, divinité fugitive, à laquelle nos contemporains rendent, par orgueil, un froid et stérile hommage. Ainsi, c'est moins la légereté que la vanité françoise qui a ridiculisé le bonheur, en reléguant la Fidélité dans les siecles.

Les dieux nous réservoient, ô ma fidele amie!
L'honneur de rétablir son culte et ses autels.
A notre exemple enfin, puissent tous les mortels,
Parcourant deux à deux le chemin de la vie,
D'une sainte union savourer la douceur!
Puisse chaque François, au terme du bonheur,
Arriver côte à côte avec son Émilie!

FIN DE LA QUATRIEME PARTIE.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

	LET.	PAG.
AMITIÉ. Son culte tombé en désuétude...	58	98
Ses attributs, ses vêtements.....	*Ib.*	99
AURORE. Son origine, ses fonctions.....	47	8
Amante de Tithon, mere de Memnon.....	*Ib.*	10
Elle aime Céphale.....	48	14
Elle enleve Orion.....	*Ib.*	19
CANENTE, femme de Picus, changée en voix.....	49	31
CÉPHALE, aimée de l'Aurore, tue Procris son épouse.....	48	19
DIETE, médecin de l'Amour.....	56	86
ÉCHO, nymphe éprise de Narcisse.....	51	41
EOÜS, ÆTHON, PHLÉGON, PYROÏS, chevaux du Soleil.....	47	9
FANTASE, divinité nocturne, fille du Sommeil.....	54	71
FAUNA, sœur et épouse de FAUNE, pere des Faunes.....	49	32
FÉRONIE, divinité champêtre. Prodige sur le mont Soracte.....	*Ib.*	27
FIDÉLITÉ, la même que la BONNE-FOI...	58	101
FLORE. Son origine, son apothéose; épouse de Zéphyre.....	49	25
HAMADRYADES, DRYADES, NAPÉES.	*Ib.*	24
HARPOCRATES, dieu du Silence.....	52	59

	LET.	PAG.
MÉLISSES, premier nom des abeilles.....	49	28
MEMNON, fils de l'Aurore. Sa mort. Statue de Memnon.....	47	10
MORPHÉE, fils aîné du Sommeil.....	54	70
MUTA, déesse du Silence.....	52	59
NARCISSE, aimé de la nymphe Écho.....	51	49
Il devient épris de lui-même.....	*Ib.*	50
Il meurt et est changé en fleur.....	*Ib.*	51
ORÉADES, nymphes des montagnes.....	49	28
ORION. Sa naissance.....	48	19
Il est aimé de l'Aurore et de Diane, et changé en constellation.....	*Ib.*	20
PALÈS, déesse, protectrice des troupeaux et des prairies.....	49	25
PAN. Son origine incertaine.....	51	41
Il aime Syrinx et la nymphe Pitys.....	*Ib.*	42
Écho lui préfere Narcisse.....	*Ib.*	46
Son caractere, son culte. Terreur panique..	*Ib.*	53
PHOBÉTOR, fils du Sommeil.....	54	71
PICUS, aïeul des Sylvains, changé en pivert.	49	31
PITYS, aimée du dieu Pan, changée en pin.	51	45
POMONE, déesse des fruits, épouse de Vertumne.....	50	36
PRIAPE, fils de Vénus et de Bacchus.....	49	33
PRINTEMPS. Son cortége, son culte, son origine.....	*Ib.*	23
PROCRIS. Voyez CÉPHALE.		
QUERCULANES, nymphes, protectrices des chênes.....	*Ib.*	29
SATYRES.....	*Ib.*	24
SOMMEIL. Description de son palais.....	54	69

LET. PAG.

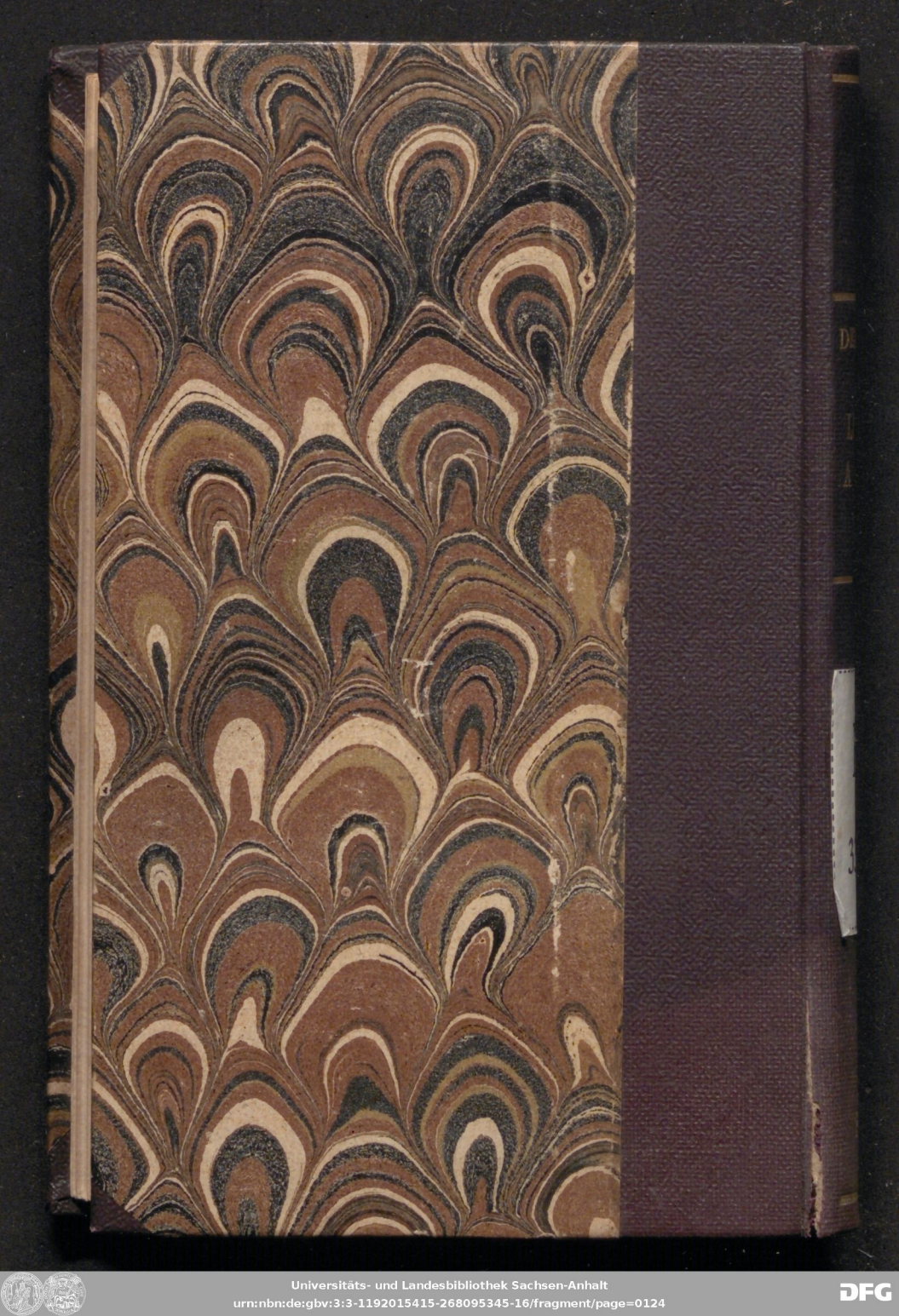
SYRINX. Voyez PAN.
TERME. Son caractere, son culte..... 49 34
VERTUMNE. Voyez POMONE.
VOLUPTÉ, fille de l'Amour et de Psyché.
Définition de la VOLUPTÉ..... 57 95
ZÉPHYRE, fils d'Éole et de l'Aurore, époux
de Flore, et pere du Printemps..... 49 26

FIN DE LA TABLE.

S

ULB Halle 3
008 869 928

Hb 3306 b



OEUVRES

DE

C. A. DEMOUSTIER.

Vermächtnis
von
Prof. Dr. BERTHOLD WIESE
an das
Romanische Seminar Halle
1962

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-268095345-16/fragment/page=0125